

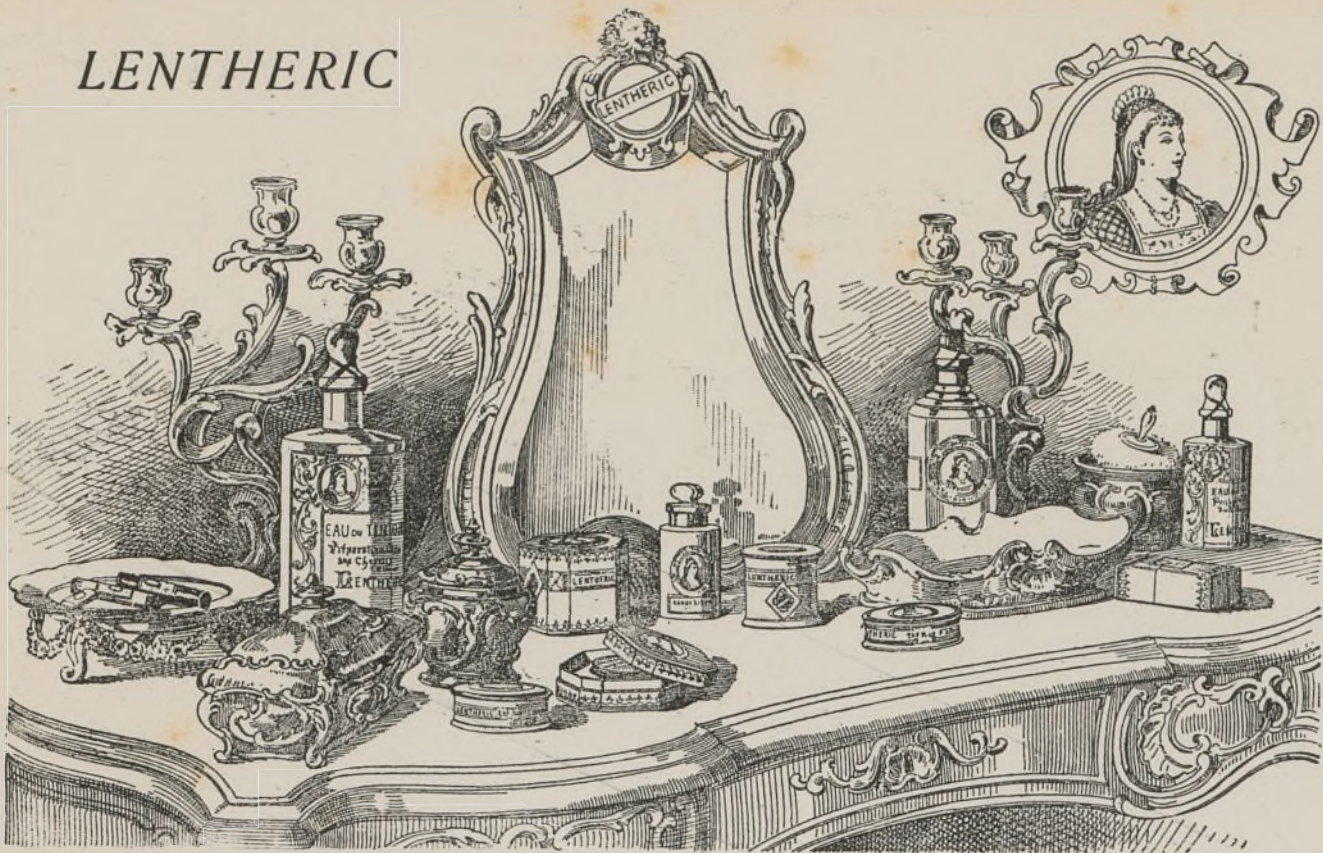
FIGARO ILLUSTRÉ



Emilio Ardan

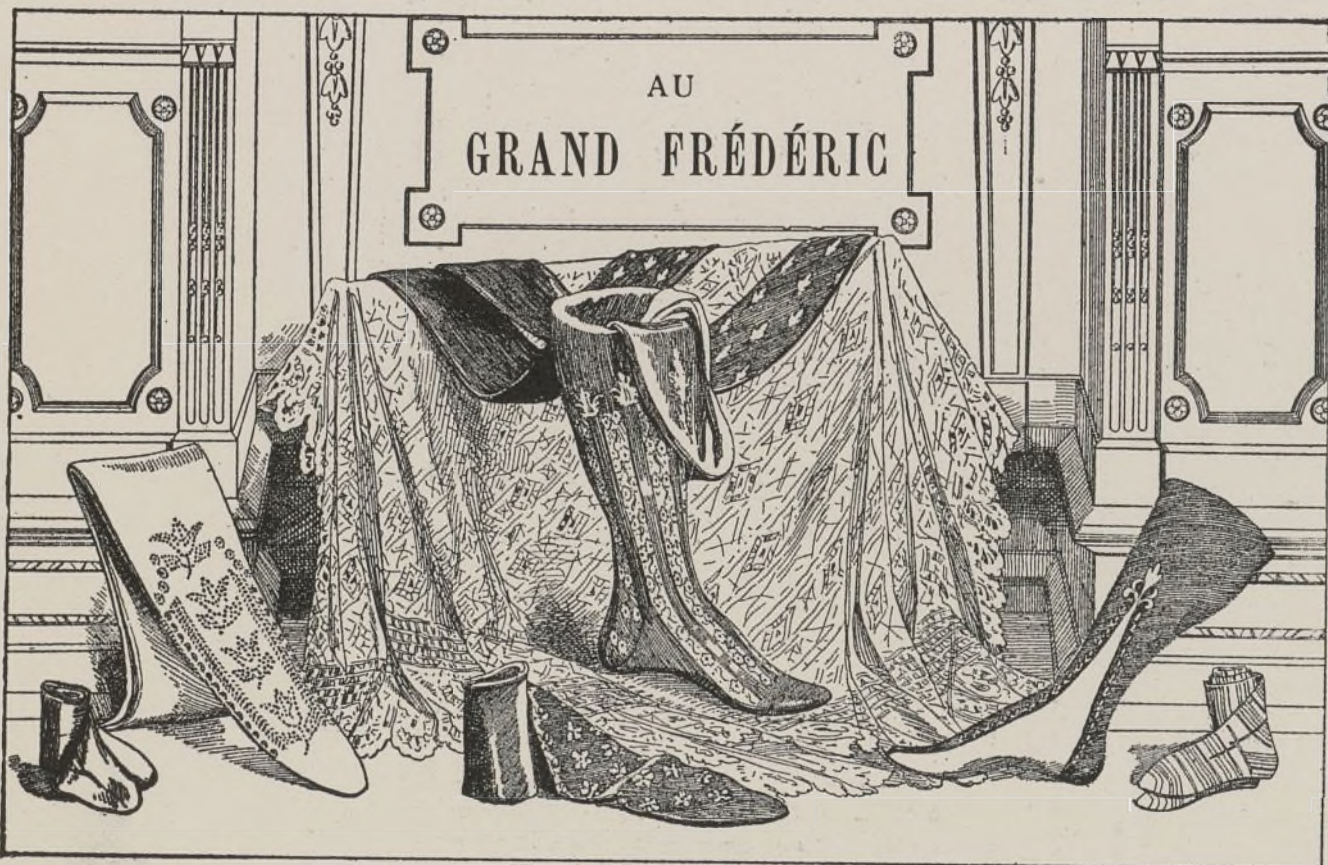
Ayuntamiento de Madrid

LENTHERIC



FARDS DU TINTORET. — 245, RUE SAINT-HONORÉ, PARIS

Leoty



MAGASINS DE BONNETERIE DE LUXE, 5, Faubourg Saint-Honoré.

H. BEAU & BERTRAND TAILLET

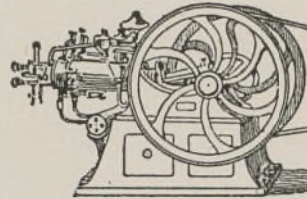
ÉCLAIRAGE ÉLECTRIQUE

226, rue S^t-DENIS

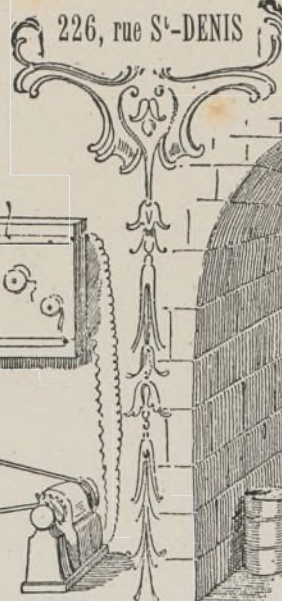
ÉCLAIRAGE AU GAZ



INSTALLATIONS POUR
CHATEAUX, VILLAS
ET HOTELS



Moteurs au Pétrole, au Gaz
ou à Vapeur
DYNAMOS, ACCUMULATEURS



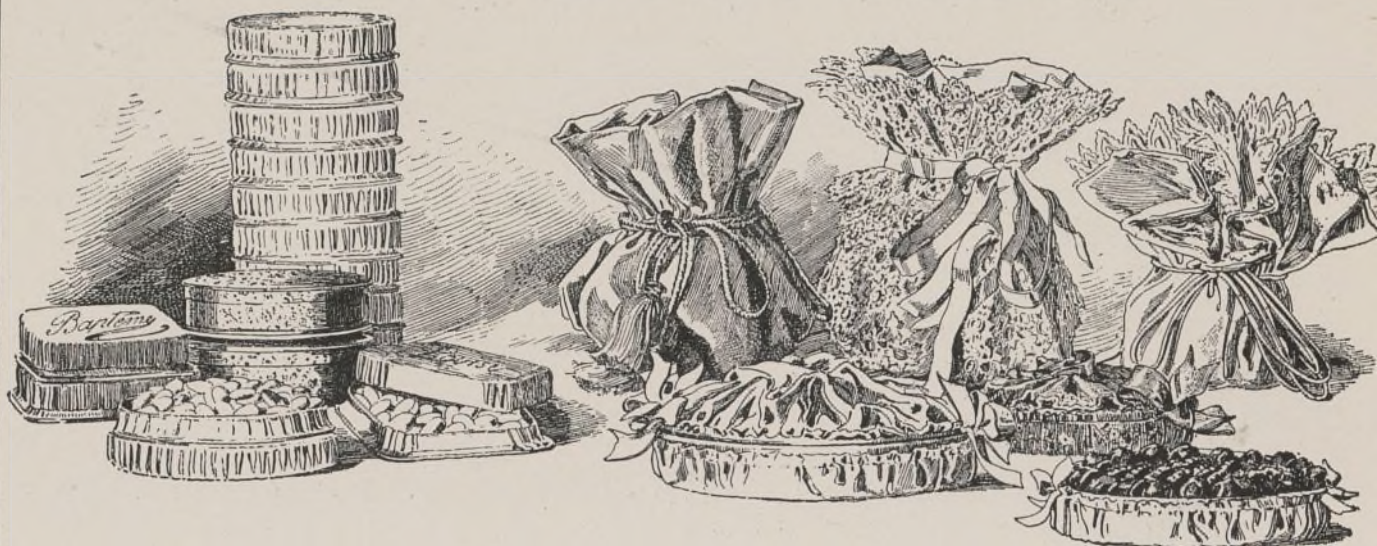
L'AIR-GAZ

Appareil pour faire le Gaz chez soi
sans charbon et sans feu.

Pihan

4, Faubourg Saint-Honoré.

LES BOITES POUR BAPTÊMES



Ce qui ne se fait plus :
LES DRAGÉES

Ce qui se fait :
LES BONBONS EN CHOCOLAT PIHAN

La plus Grande Manufacture de Voitures
DE LUXE, DEMI-LUXE & DE COMMERCE
La Carrosserie Industrielle

ANCIENNE MAISON AD. SAMUEL

228
Faub^s St-Martin
PARIS
USINES MODELES
78
Rue Claude Decaen
REUILLY-PARIS
ET
10, Rue de l'Abreuvoir
COURBEVOIE Seine

EXPOSITION INTERNATIONALE
DIPLOME D'HONNEUR
PARIS 1890

Exposition Internationale, 1890. — DIPLOME D'HONNEUR

Compagnie Coloniale

CHOCOLATS

DE
QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ

Une SEULE QUALITÉ (QUALITÉ SUPÉRIEURE)
Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle (300 gr. environ) 6 fr.; petit modèle (150 gr. environ) 3 fr.

Entrepôt général : Avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS



Seule véritable
EAU DE BOTOT
17, Rue de la Paix.

FIGARO ILLUSTRÉ

Octobre 1891



FLAGRANT DÉLIT, PAR THÉODULE RIBOT

(Reproduction directe).

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Jeanne d'Arc, par J.-J. HENNER.

Envahissement de domicile, par EUGÈNE LAMBERT.

Flagrant Délit, par TH. RIBOT (reproduction directe).

La Statue du général Faidherbe, à Bapaume;
le Monument de Garibaldi à Nice (reproductions directes).

Le Mois parisien, par LA GRAND'VILLE.

La Mode, par C. DE CHANCENAY; illustrations de L. VALLET.

La Course Monôme, jeu nouveau, par G. LAUN.

Monsieur Troubadin (première partie), par P. CARO;
illustrations en couleurs de FRAIPONT.

Femmes japonaises, par PIERRE LOTI (de l'Académie française); illustrations en couleurs de SEIKI KORODA.

Le Perdreau, par THÉODORE DE GRAVE; illustrations de LAURENT-DESROUSSEAUX.

Un Duel de Maîtres d'Armes, par VIGEANT; illustrations de FRÉDÉRIC RÉGAMEY.

COUVERTURE : *Vendanges*, par ÉMILE ADAN.

Le Mois Parisien

Wagner et ses adversaires. — Les Lohengrincheux — Le purgatif national. — Hommes de bronze et femmes de marbre. — Le célèbre Aristide Guibollard et le non moins célèbre Bronzardin. — Théodule Ribot. — Elie Delaunay. — L'acteur Marais. — M. Jules Grévy. — Visites princières. — Les courses de vélocipèdes.

Je comprends que l'on n'aime Wagner ni comme homme, ni comme musicien, et que l'on n'éprouve aucun besoin d'aller entendre *Lohengrin*.

Les opinions patriotiques et musicales sont libres.

Ce que je comprends moins, c'est que l'on tente de faire interdire la représentation des œuvres de Wagner.

Précisément parce que l'Opéra est un théâtre subventionné, une scène diplomatique, il doit se placer au-dessus des querelles de partis et ne tenir compte que des intérêts de l'Art.

Les désordres dont la place et la salle de l'Opéra ont été le théâtre ce mois-ci sont d'autant plus ridicules que, à part quelques politiciens trop intelligents pour être dupes des sentiments factices qu'ils créent, la plupart des manifestants n'ont jamais entendu une note de Wagner et sont, par conséquent, incapables de juger son œuvre.

Le tas des *lohengrincheux* qu'on a conduits au poste se composait, comme d'ordinaire, de camelots, de garçons de cafés, de marmitons, de récidivistes et de badauds.

Il y a toujours, d'ailleurs, dans une ville de plus de deux millions d'âmes, les éléments d'une manifestation pour ou contre n'importe quoi.

Je suis même étonné que des industriels réclameurs n'aient pas encore imaginé d'organiser une émeute autour d'un de leurs produits.

Une troupe d'hommes à qui l'on aurait préalablement distribué des petits verres et des pièces blanches, se rendraient par exemple devant l'usine d'un fabricant de purgatifs et accuseraient à grands cris ce Diafoirus fin de siècle d'employer de la rhubarbe de provenance allemande. Ils le flétriraient au nom du sentiment patriotique, en se tapant avec indignation sur l'abdomen. Une autre troupe, également alcoolisée et payée, prendrait la défense du fabricant. Altercations, bataille, arrestations nombreuses... Finalement, devant le tribunal, tous les patriotes arrêtés déclareraient qu'ils avaient été induits en erreur, et que « la seule rhubarbe nationale était la rhubarbe X... ». Qu'on ne dise pas que la crainte de quelques jours de prison pourrait tuer dans l'œuf une telle tentative de réclame. Il y aura toujours des

amateurs de mise à l'ombre pour répondre : « On y va ! » quand les agents crieront : « Messieurs les voyageurs pour le panier à salade, en voiture ! »

Les hommes de bronze et les femmes de marbre continuent de se multiplier sur tous les points du territoire. Emile Noël nous donne la statue de Faidherbe, Ringel celle de Marie Stuart. Le conseil municipal de Paris va statuer sur Beaumarchais, et Nice élève une statue à Garibaldi.

Il n'est pas mauvais, maintenant, pour un jeune sculpteur, d'avoir une idée de statue pour les grands centres, de médaillon pour les localités moins importantes.

Aussi voit-on la plupart de nos statuaires pâlir sur le *Dictionnaire Larousse*, afin d'y découvrir les villes un peu cossues qui ont eu l'honneur de « donner naissance » à des personnages plus ou moins historiques. Son choix fait, le statuaire écrit au maire de la ville :

« Monsieur le maire,

« Votre petite ville, d'ordinaire si paisible, s'enorgueillit à juste titre d'avoir vu naître le célèbre Aristide Guibollard, qui fut, en 1827, sous-chef du secrétariat de M. le ministre des finances. Désireux de couler dans le bronze impérissable les traits de ce grand citoyen, j'ai l'honneur de vous demander si vous n'avez pas, dans vos archives, des documents de nature à me donner quelque idée de sa personne. Était-il grand ou petit ? Gras ou maigre ? Quelle était sa coupe de cheveux ? La forme du visage, celle du nez ne me sont pas indispensables, mais je préférerais que vous me renseignassiez même sur ces points secondaires.

« Veuillez agréer, etc. »

Généralement, le maire est poli. Il répond. Il ne connaît pas Aristide Guibollard, mais en compulsant les archives de la commune, il y trouve un signalement quelconque : Aristide Guibollard, nez ordinaire, bouche ordinaire, yeux ordinaires, taille ordinaire. Signes particuliers : néant. Il se hâte de transmettre au sculpteur ce document précieux. Celui-ci se met à

l'œuvre, fait poser son concierge, enfante une maquette. La commune natale d'Aristide Guibollard songe qu'une statue comporte une inauguration, que cette inauguration déplace des personnages officiels, que ceux-ci sont porteurs de décorations à distribuer.

Le maire sent déjà l'émotion lui couper la parole à la pensée qu'il pourrait bien être décoré. C'est lui qui presse le sculpteur d'achever son œuvre. Et voilà comment nous verrons s'élever, à Panonceau-



STATUE DU GÉNÉRAL FAIDHERBE A BAPAUME
Par M. Louis Noël. — Fondue par MM. Denonvilliers.

sur-Orge, une statue *ordinaire* de plus : celle d'Aristide Guibollard, le célèbre financier dont personne ne se souvenait, par Bronzardin, le célèbre statuaire dont personne n'a jamais entendu parler.

Ribot et Elie Delaunay sont morts. C'étaient deux artistes très personnels, mais doués de façon bien différente.

Elève de Glaize, Ribot n'eut de tableau reçu au Salon qu'à l'âge de trente-huit ans, en 1861. Sa manière n'était pas faite pour plaire aux amateurs de peinture aimable et facile. Il fut, pendant des années, le point de mire des petits journaux satiriques, qui l'accusaient de « peindre dans une cave ». Cependant, dès le début, il eut la satisfaction d'être salué comme un maître par la grande critique immortelle, par Théophile Gautier, par Paul de Saint-Victor. On le comparait à Ribeira, à Rembrandt, à Goya ; mais il resta toujours, à travers son œuvre qui est considérable, comparable à lui-même. Les plaisanteries sur « la cave », sur les personnages « marqués de petite vérole », sont des plaisanteries bien démodées aujourd'hui. Ce qu'il faut admirer dans les Ribot, c'est l'intensité de la vie qui anime les visages, qui les rend parlants, tour à tour tranquilles ou doucement ironiques. Quelle vigueur dans les ombres, quels beaux coups de lumière ! Ribot fut un homme de génie et un homme excellent. Il laisse une fille, artiste comme lui, et presque grande artiste, un fils et une veuve. Il y avait peu de temps qu'il vendait cher, et il n'a pas fait fortune.

Elie Delaunay, lui aussi, était un modeste, qui ne savait guère vendre ses toiles, et qui a plus travaillé pour la gloire que pour l'argent. On connaît l'anecdote de la riche Américaine qui vint le prier de faire son portrait, et qui demandait : « Combien cela me coûtera-t-il ? » — « Ma foi je me suis risqué, racontait Delaunay. J'ai demandé vingt mille francs... Une Américaine ! » Et il ajoutait modestement, avec un sourire : « Naturellement, elle n'est jamais revenue. »

Elie Delaunay excella dans le portrait, et il a laissé, dans ce genre délicat, de vrais chefs-d'œuvre : ce sont les portraits de Charles Gounod, d'Henri Meilhac, du général Mellinet, de Toulmouche, de madame Georges Bizet, de monseigneur Bernadou, l'archevêque de Sens. Il a orné de ses peintures beaucoup d'édifices, et le *Parnasse*, de l'Opéra, donne une magnifique idée de son talent.

Achevons de parler des morts en disant un mot de l'acteur Marais. La grande réputation de Marais date de *Michel Strogoff*, où il n'eut pas son pareil pour pousser le cri fameux : « Pour Dieu ! pour le Tsar ! pour la Patrie ! » Dans *Serge Panine*, dans *Dora*, dans *Patrie*, il était superbe. Son jeu ardent, nerveux, concentré, sa voix mordante, éclatante, lui attiraient des salves prolongées de bravos ; il jouait avec toute son âme. Le rêve de Marais était d'entrer à la Comédie-Française. Il le réalisa et n'en eut que des déboires. L'interdiction de *Thermidor*, où il s'était taillé un succès magistral, les tracasseries de ses concurrents, l'inaction où on le maintint, irritèrent son caractère et ébranlèrent sa raison. Il est mort fou, dans une maison de santé.

Nous allions, parmi les personnalités disparues en septembre, oublier M. Grévy. De fait, l'ancien président de la République ne vivait plus, depuis qu'il avait quitté malgré lui le pouvoir, que pour sa famille.

Nous avons eu, ce mois-ci, beaucoup de visites princières : celles du roi de Serbie, du grand duc Nicolas Michailowitch, du grand duc et de la grande duchesse Wladimir. Le grand duc Nicolas est le fils aîné du grand duc Michel, oncle de l'empereur de Russie. Le grand duc Wladimir est le frère du Tsar. Il commande les dragons de la garde et la circonscription militaire de Saint-Petersbourg. Brave et érudit, il sait marcher au feu et déchiffrer un manuscrit indien. Il est, par sa femme, cousin du comte de Paris, et il fait partie de tous nos clubs aristocratiques. La grande duchesse est, comme le grand duc, une fervente de Paris, une française de cœur. Elle est venue, accompagnée de ses enfants, les grands ducs Cyrille, Boris et André, et la grande duchesse Hélène.

Ajoutons que l'archiduc Louis-Victor, frère de l'empereur d'Autriche, a passé trois jours à Paris, sous le nom de comte de Cleishheim.

Les exercices physiques continuent de passionner les foules, un

peu au détriment de l'art et de la littérature. Il est certain que les forts gymnastes sont rarement d'intrépides lecteurs, et que l'on a plus envie de dormir que de travailler de tête quand on a passé sa journée à dévorer des kilomètres du haut d'un vélocipède.

Victor Hugo a écrit : *Ceci tuera cela*. On pourrait appliquer cette parole sybilline à la lutte inégale de la poésie contre la boxe, du roman contre le saut périlleux.

Un auteur aurait pu produire un chef-d'œuvre que les héros du mois, pour l'immense majorité du peuple français, n'en seraient pas moins Charles Terront et Jiel-Laval, les vainqueurs de la course de Paris à Brest et retour.

Charles Terront, qui est marchand de vélocipèdes à Bayonne, ce qui lui permet de n'avoir à franchir, sur son bicycle, que les Basses-Pyrénées, a parcouru, aller et retour, en soixante et onze heures, la distance de Paris à Brest.

Jiel-Laval a mis quelques heures de plus à faire ce trajet de trois cents lieues.

Si l'on songe que les deux vainqueurs ont dû, pour accomplir ce tour de force, avoir dans les principales villes des relais de vélocipédistes chargés de *fendre l'air* devant eux, de masseurs chargés de les éponger, d'autres individus chargés de les faire manger et boire, sans compter le reste ; si l'on songe, d'autre part, qu'ils n'ont pas dormi pendant tout le trajet, et qu'ils sont revenus fourbus, on ne voit pas bien quel est l'intérêt de ce surmenage.

Je persiste à trouver que le chemin de fer est supérieur, comme moyen de transport pour les grandes distances, au vélocipède le plus perfectionné, et

que Charles Terront et son rival se sont donné beaucoup de mal pour rien. Il est vrai qu'ils ont gagné une poignée de louis, passionné les parieurs et occupé les badauds. Bah ! laissons faire, laissons passer, comme disent les économistes.

LA GRAND-VILLE.

La Mode

Les bains de mer tirent sur leur fin. Déjà beaucoup de parisiennes sont rentrées.

On en a eu la preuve aux représentations de *Lohengrin* où assistaient presque toutes les abonnées de l'Opéra qui comptent parmi les femmes les plus élégantes de Paris. Quelques-unes pourtant ne se fixent pas encore chez nous et vont aller faire une station au château avant d'ouvrir leurs salons.

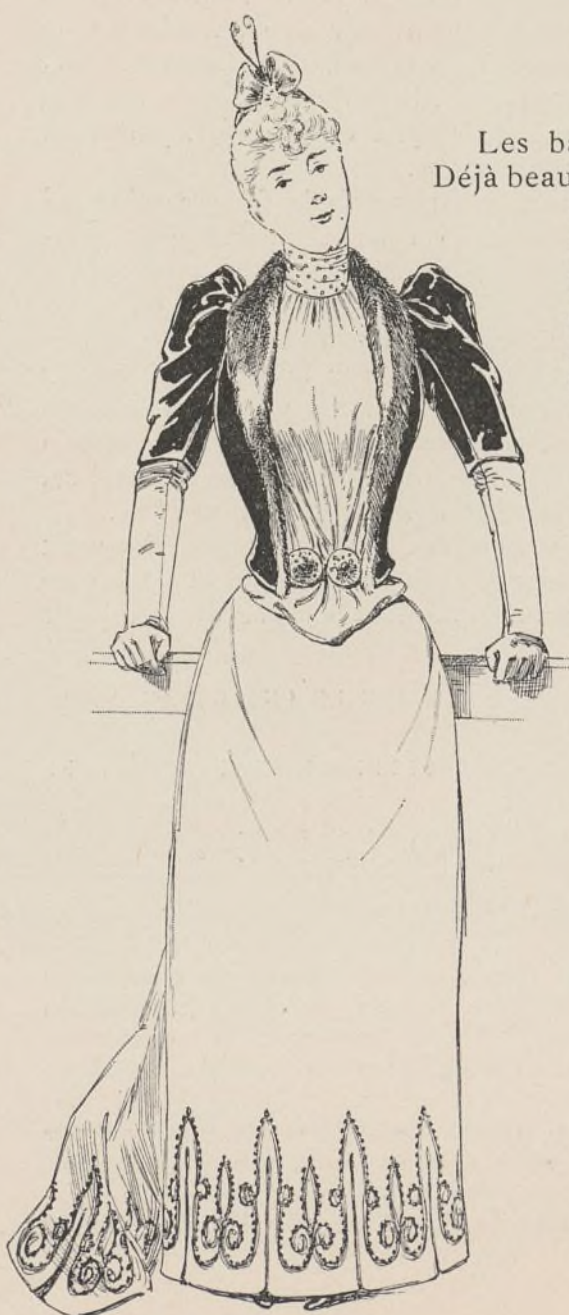
En attendant les modes d'hiver dont commence à se préoccuper le cénacle des tailleurs et des couturières, décrivons quelques toilettes de vilégiature automnale.

C'est toujours le gris qui domine avec des variations multiples, gris côtelé, gris pointillé, gris uni, etc... Voici, par exemple, une robe en petit drap anglais gris souris quadrillé. La jupe plate devant, plissée derrière, est garnie de deux bordures en passementerie de laine de nuance un peu plus foncée formant bouquet.

Corsage en même petit drap s'ouvrant sur un gilet en soie à double rang de boutons en passementerie. Ce corsage, décolleté en rond et échanuré



MONUMENT DE GARIBALDI, A NICE, par M. Deloye.



sur les deux côtés, fait corps avec le gilet et se ferme par un seul bouton au milieu de la poitrine. Les revers, les basques rapportées, le col droit et les demi-parements des manches sont en soie pareille à celle du gilet et ornés de la même passementerie que le bas de la jupe. Avec cela, le petit chapeau Cassandre, capote à fond ajouré avec passe en paillettes acier et volants de dentelle gris acier. En arrière, nœud de ruban gris souris et aigrette blanche; en avant, nœud en ruban rose avec aigrette de ruban gris acier.

Autre robe de drap gris. Jupe toute droite bien enveloppante taillée en pointe avec la couture en biais par derrière. Comme corsage, une casaque de velours gris s'ouvrant avec deux revers de dentelle sur un plastron de crêpe de Chine. Manches épaulées en drap se terminant par une longue manche mitaine en velours gris. Avec cela, le chapeau Pépa, qui est une toque avec fond ajouré et bord en velours gris pareil au corsage, garni de petites pendeloques d'acier surmontées d'un bandeau ruché en dentelle. En avant et en arrière, nœud de ruban et bouquet de plumes grises ou soufre.

Une mode qui paraît devoir prendre faveur pour cet hiver, c'est le semis de perles. Ainsi, sur la robe grise que je viens de décrire, on peut pointiller la jupe, le haut des manches, les revers, avec des petites perles d'acier. Dans ce cas, on met au haut des manches mitaines un petit bracelet en galon d'acier et du même galon d'acier, on se fait une ceinture.

Pour les robes noires, le semis se fera en petites perles de jais, pour les robes jaunes, en perles d'or. Pour les autres teintes, il y aura probablement des créations de perles assorties en couleur.

En tout cas, quelle que soit la matière employée, ce sera toujours de toutes petites perles et non plus des gros cabochons qui sont complètement passés de mode.

Sur la soie, on fera également des semis qui se termineront par des guirlandes au bas de la jupe. Les guirlandes en perles et paillettes mélangées sont du plus charmant effet.

La soie, que les couturiers anglais font de vains efforts pour proscrire, a repris et conserve ses droits, parce que c'est encore ce qu'il y a de plus riche et de plus beau. J'ai vu, ces jours-ci, à des premières, cinq ou six robes de soie qui, malgré tout ce qu'on en pourra dire, charmaient l'œil comme jamais robe de drap ne pourra le faire.

Voici, par exemple, une robe en soie damassée rouge brique, légèrement drapée devant et garnie devant et sur le côté gauche de bandes en velours rouge brique prises en biais. Petit tablier retombant sur le tout. Le corsage court formant la taille ronde en soie damassée, plissé devant et derrière, s'ouvrant sur une chemisette de dentelle et garni de revers, manchettes et corselet en velours brique.

Autre robe en peau de soie gris argent brochée de petits dessins plus foncés formant semis. Jupe coupée partie en fil droit, partie en biais, corsage court avec basques rapportées.

Comme manteau, le « petit collet » n'a pas pris la faveur qu'on lui supposait. C'est toujours la jaquette plus ou moins modifiée qui prédomine. En voici une très jolie : Elle est en drap mastic, avec revers de soie de couleur assortie, dos avec basques demi-longues ouvertes au milieu. Devant fermé au milieu, garni de grands revers retenus près des épaules par un bouton. A gauche, sur la poitrine, petite poche pour le mouchoir. Sur les hanches, grandes poches. Ces trois poches sont rapportées et garnies d'un galon mordoré. Le même galon borde toute la jaquette, y compris les basques, le bas des manches, les revers et le col montant. Manches épaulées et étroites du bas.

Quant aux grands manteaux enveloppant toute la taille, ils vont céder la place à la forme ajustée avec pièces de poitrine et pièces se boutonnant à la hauteur de la taille. On tâtonne encore un peu pour le modèle définitif.

CLAIRE DE CHANCENAY.

LA COURSE MONOME

NOUVEAU JEU DE PLEIN AIR

On trace sur le sol deux cercles égaux, d'une dizaine de mètres de rayon et distants l'un de l'autre de cinq mètres environ. En chacun des points A et B on plante un piquet. A cent mètres de là, on établit, à l'aide de deux autres piquets C et D un alignement comme l'indique la figure ci-contre.

Soit six coureurs par exemple. Ils se partagent en deux camps égaux, par le sort ou autrement. Dans chaque camp on se numérote de un à trois. L'un des camps se tient en A, l'autre en B.

A un signal donné par le directeur de la course, le coureur numéro

un de chaque camp se met à courir autour de son cercle, en suivant le sens indiqué par la flèche. Quand le coureur numéro un du camp A, après avoir parcouru un tour complet, revient en ce point, il trouve le coureur numéro deux immobile, qui lui coupe la route en lui présentant le dos; il lui applique les mains sur les épaules et l'entraîne dans sa course. De même pour le camp B. Les cercles sont ainsi parcourus une seconde fois par deux coureurs courant en monôme.

Après le second tour, les coureurs numéros trois sont entraînés par les deux autres, de même que les numéros deux l'avaient été précédemment.

Quand le monôme du camp A arrive en E, et que celui du camp B arrive en F, au lieu de continuer à tourner en cercle, ils marchent droit devant eux, vers l'alignement C D.

Le camp vainqueur est celui qui, le premier, a réussi à franchir entièrement cet alignement.

Un camp est disqualifié lorsque, pendant la course, son monôme s'est rompu ou a piétiné dans l'intérieur de son cercle.

Quand on est huit, dix, etc., la course s'exécute d'après les mêmes règles, le monôme s'accroissant d'un coureur à chaque tour.

GEORGES LAUN.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest fait délivrer, sur tout son réseau, des cartes d'abonnement nominatives et personnelles, en 1^{re}, 2^e et 3^e classe.

Ces cartes donnent droit à l'abonné de s'arrêter à toutes les stations comprises dans le parcours indiqué sur sa carte et de prendre tous les trains comportant des voitures de la classe pour laquelle l'abonnement a été souscrit. Les prix sont calculés d'après la distance kilométrique parcourue.

La durée de ces abonnements est de trois mois, de six mois ou d'une année. — Ces abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

CHEMIN DE FER DU NORD

PARIS — LONDRES

Cinq services rapides dans chaque sens. — Trajet en 7 h. 1/2. — Traversée en 1 h. 1/4.

Tous les trains, sauf le Club-Train, comportent des 2^e classes.

Départs de Paris : Via Calais-Douvres : 8 h. 22, 11 h. 30 du matin, 3 h. 30 (Club-Train n'a pas lieu le samedi) et 8 h. 25 du soir. — Via Boulogne-Folkestone : 10 h. 10 du matin.

Départs de Londres : Via Douvres-Calais : 8 h. 20, 11 h. du matin, 3 h. 15 (Club-Train n'a pas lieu le dimanche) et 8 h. 15 du soir. — Via Folkestone-Boulogne : 10 h. du matin.

Un service de nuit accéléré à prix très réduits et à heures fixes via Calais, en 10 heures.

Départ de Paris à 6 h. 10 du soir. — Départ de Londres à 7 h. du soir.

Un service de nuit à prix très réduits et à heures variables, via Boulogne-Folkestone.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Voyages dans les Pyrénées

La Compagnie d'Orléans délivre toute l'année des billets d'excursion comprenant quatre itinéraires différents permettant de visiter le Centre de la France, les stations hivernales des Pyrénées et du Golfe de Gascogne.

Les prix des billets sont les suivants :

1^{er} Itinéraire : 1^{re} classe, 225 francs. — 2^e classe, 170 francs.

DURÉE DE VALIDITÉ : 45 JOURS

2, 3 et 4^e Itinéraires : 1^{re} classe, 180 francs. — 2^e classe, 135 francs.

DURÉE DE VALIDITÉ : 30 JOURS

La durée de ces différents billets peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes de 10 jours, moyennant paiement, pour chaque période, d'un supplément de 10 0/0 du prix du billet.

Enfin, il est délivré de toute gare des Compagnies d'Orléans et du Midi, des billets Aller et Retour de 1^{re} et 2^e classe réduits de 25 0/0, pour aller rejoindre les itinéraires ci-dessus, ainsi que de tout point de ces itinéraires pour s'en écarter.

Les reproductions de tableaux et de dessins publiées par le Figaro Illustré sont sa propriété exclusive.

Il est interdit de retirer ces reproductions des fascicules et de les vendre séparément.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50. ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du Figaro, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue de Provence, à qui l'on doit également adresser les demandes de fascicules parus.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

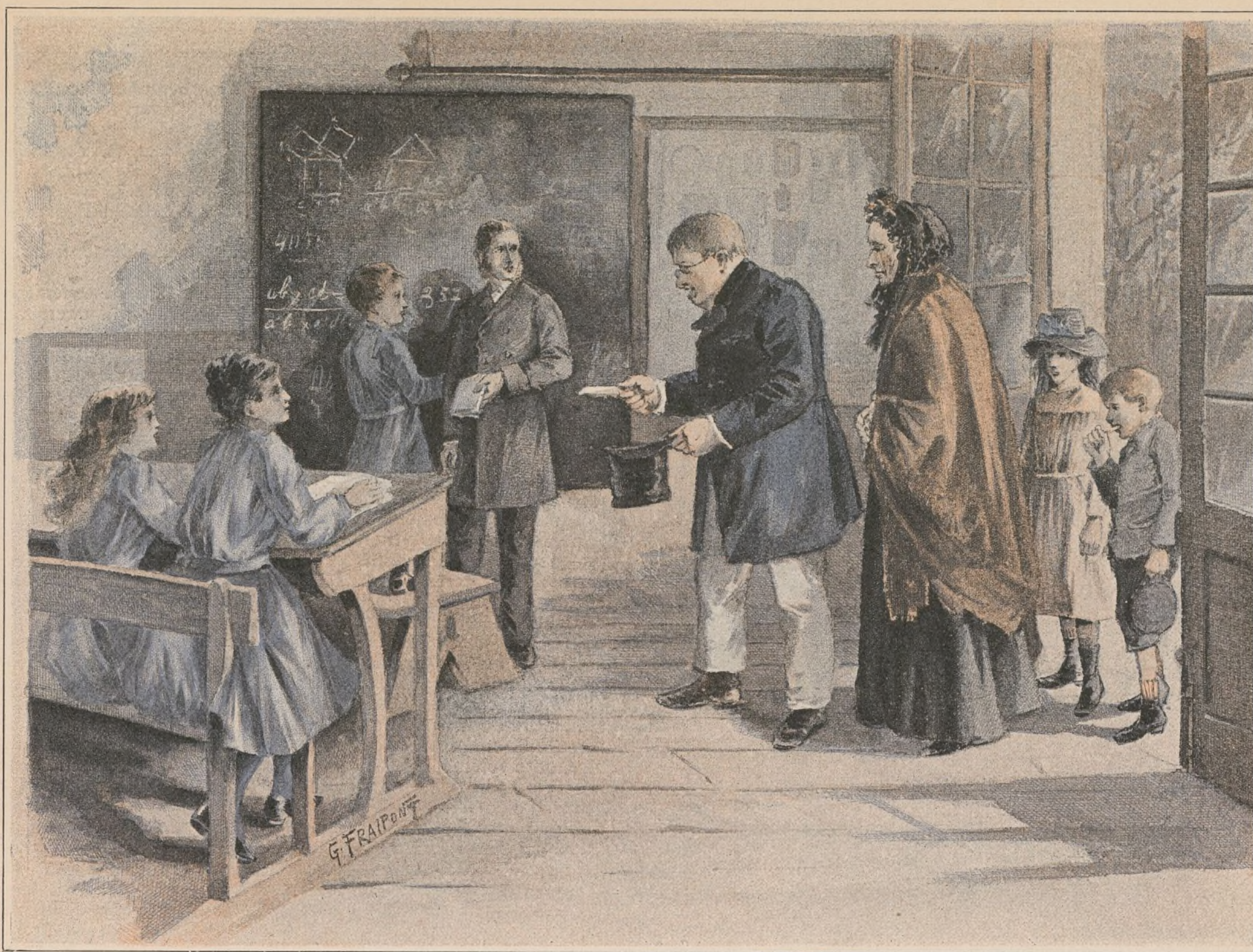
Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et Co, Asnières.

J.-J. HENNER



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

JEANNE D'ARC



MONSIEUR TROUBADIN

PAR P. CARO

DANS la salle d'études, mon père nous donnait une leçon d'arithmétique ; les yeux fixes, le cou tendu, nous écoutions attentivement, un peu tremblants même, car il était sévère et nous le redoutions beaucoup. Debout, sur un escabeau, la craie à la main, mon frère Robert, — il avait environ neuf ans, — se dressait sur la pointe de ses petits pieds pour atteindre le haut du tableau et y écrire, en gros caractères un peu gauches, le chiffre dicté : 357,860,943 ! Cela n'allait pas tout seul, et ma sœur Lili, l'aînée de la famille, une grande fillette de treize ans passés, lui soufflait à demi-voix, un à un, les chiffres qui composaient ce total formidable. Moi, je ne disais mot, absorbée dans l'unique, effrayante pensée que mon tour allait venir de paraître au tableau, que j'allais une fois de plus mettre à l'épreuve la patience paternelle et noyer infailliblement dans un déluge de larmes mon inévitable confusion. Près de la fenêtre, sous un gai rayon de soleil, le petit André et la toute petite Ninette jouaient sans bruit avec une armée de bouchons.

Au moment où les doigts de Robert, barbouillés de craie, traçaient péniblement le dernier chiffre, la porte s'ouvrit à grand bruit, et Luce, la bonne d'enfants, s'effaçant pour livrer passage, introduisit un gros homme court, trapu, rougeaud, dont les yeux clignotaient derrière des lunettes bleues ; il avait des lèvres épaisses, un peu violacées, un menton gras, des joues épanouies, des bras trop courts et une vaste bedaine, culottée de nankin, qui apparaissait, large et rebondie, entre les revers flottants d'une redingote bleu-indigo. Derrière lui, se montrèrent successivement une femme maigre, osseuse, blême, secouée d'instant en instant par une toux spasmodique, toute grelottante sous une robe et un châle frippés ; puis une fillette d'une douzaine d'années, d'une physionomie niaise, insignifiante, avec un teint taché de rousseurs, et des cheveux pâles ; enfin un garçonnet de sept ou huit ans portant fièrement une tête en boule et des yeux clignotants, à l'instar paternel. Celui-ci tenait dans sa bouche un morceau de sucre d'orge, dont il avait poissé ses mains et sa jaquette.

Le gros homme s'avança, saluant à chaque pas :

« Monsieur !... Mesdames !... »

Ce « mesdames » adressé à ma sœur et à moi faillit nous faire éclater de rire ; nous n'étions pas habituées à tant de considération.

« Je viens... j'ose me présenter... J'ai l'honneur... Enfin, voici une lettre que je me permets... »

Mon père avait pris la lettre, et invitant d'un geste, les nou-

veaux venus à s'asseoir, il lisait à demi-voix, le sourcil froncé, machonnant entre ses dents les quelques phrases de banale recommandation qui lui étaient adressées par un de ses anciens condisciples, l'abbé Ganot, supérieur du petit séminaire de Coutances, en faveur d'un malheureux libraire, M. Ulysse Troubadin, absolument ruiné et sans ressources, avec une femme mourante et deux enfants sur les bras. Pendant cette lecture, l'ex-libraire soufflait bruyamment ; assis, les jambes écartées, sur sa chaise, et ses mains courtes et potelées modestement jointes sur le ventre, il faisait, par-dessous ses lunettes, l'inventaire curieux de ce qui l'entourait. Si, vue de la grille extérieure, notre maison tapie dans un jardin plein de fleurs, avec sa façade régulière, ses cinq fenêtres bien alignées, son haut toit d'ardoises orné d'un fronton, lui avait donné l'avant-goût d'un intérieur élégant ou simplement aisé, il devait être déçu : des chaises de paille, une grande table avec des pupitres à écrire, un tableau noir et un vieux piano carré formaient tout le mobilier. Seulement, par les larges fenêtres ouvertes sur le parterre fleuri, entraient, portés par la fraîche brise matinale, avec la senteur des violettes et des lilas, les effluves d'une sainte et robuste gaieté.

Mon père avait achevé de lire et méditait, en caressant son nez d'un doigt nerveux, comme il lui arrivait dans les cas embarrassants. Sous ses sourcils embroussaillés, son regard perçant scrutait le nouveau venu. « Ainsi, vous connaissez l'abbé Ganot ?

— Sans doute ; oui, Monsieur ! Je le connais... C'est-à-dire, pas personnellement... Je fournissais des livres pour le séminaire... J'avais à Coutances une maison considérable, Monsieur... Un choix d'ouvrages hors ligne, je puis le dire... Des poètes, des philosophes, des... enfin ce qu'il y a de mieux !... Et d'une moralité ! Demandez à bonne amie... Tous approuvés par Monseigneur... La plus belle clientèle du département, Monsieur ! »

Il poussa un gémissement qui rencontra un écho douloureux chez madame Troubadin.

« Cependant, vous n'avez pas réussi ?

— La jalousie, Monsieur, l'envie, la calomnie !... Les plus basses manœuvres, Monsieur !... Pas vrai, bobonne ?... Tous s'acharnaient à me perdre... Que faire ? Comment résister ? Que pouvait un pauvre homme, seul, contre une horde barbare ?... Des sauvages, Monsieur... des anthropophages... »

— Cependant...

— Non !... Vous ne les connaissez pas, Monsieur !... Votre



âme noble, généreuse, ne peut pas concevoir tout ce que la basse envie, la rage, la perfidie peuvent inventer contre un malheureux père de famille.

— Mais, enfin...

— Voyez, Monsieur, — et sa voix qui s'était élevée à une sonorité de trombone, sembla s'abimer tout à coup dans des antrès cavernes, — voyez jusqu'où vont la bassesse et la cupidité des hommes. Mon bienfaiteur lui-même, le meilleur, le plus cher de ceux que j'aimais (il s'attendrit et une sorte de hoquet sanglotant coupa sa phrase en deux), le baron de Blanchemain, qui m'avait avancé, pour monter ma librairie, jusqu'à douze mille francs; oui, Monsieur, dou-ze-mil-le-francs, sans autre garantie que ma signature... Ah! c'est qu'il avait confiance en moi, lui!... Eh bien! Monsieur, le croiriez-vous? Quand il m'a vu ruiné, quand il a vu la meute des créanciers, avides de mon sang, s'arracher mes lambeaux, lui, mon protecteur, mon ami, un homme riche, il s'est mis à leur tête, Monsieur!... Il a réclamé sa part de mes dépouilles, Monsieur!... Faible proie pour sa voracité; n'est-ce pas, bobonne?... faible proie!

Il secoua la tête longuement d'un mouvement navré et se couvrit le visage de ses mains.

La perfidie de M. de Blanchemain ne semblait pas déterminer chez mon père un vif élan de sympathie pour l'infortuné Troubadin.

« Et vos créanciers? Restez-vous, envers eux, débiteur pour une forte somme?... »

Il sursauta.

« Je ne dois rien, absolument rien, à ces misérables... pas un liard! (Il prononçait *yard*).

— Alors l'honneur est sauf?

— Tout ce qu'il y a de plus sauf, Monsieur... L'honneur?... Mais je me serais brûlé la cervelle; je me serais détruit... avec toute ma famille, plutôt que de perdre l'honneur... Songez-vous, Monsieur, à ce grand mot de l'honneur! Non, non... tout est perdu, fors l'honneur!... J'ai obtenu un concordat, Monsieur!... Et, je puis le dire, un concordat qui n'allait pas tout seul!... A force d'énergie... de ténacité... Vous ne savez pas, Monsieur, de quoi je suis capable. Vous ne connaissez pas Ulysse Troubadin. »

Mon père se serait résigné peut-être au malheur de ne pas connaître Ulysse Troubadin, si sa femme n'avait pas, précisément à cet instant, été prise d'une telle crise de toux et de suffocation, qu'il fut ému de compassion. « Que puis-je faire pour vous? demanda-t-il avec douceur.

— Hélas! criait le gros homme en soutenant la tête de sa malheureuse femme et lui tapant dans les mains; hélas! qu'allons-nous devenir?... Je suis le plus infortuné des hommes!... Ma pauvre femme! Ce sont les privations, le chagrin... Pas d'argent, pas de pain! »

Euphrasie, la fille aînée, se mit à crier qu'elle avait faim, et Toto, son petit frère, hurlait à son exemple en ouvrant une large bouche pleine encore de sucre fondu.

« Que puis-je faire? répéta mon père; je ne suis pas riche!... J'ai bien des charges. » Il jeta un regard plein de sollicitude sur

les cinq petites têtes ébouriffées et curieuses, blotties en un coin de la salle.

« Mon bon Monsieur, je viens ici chercher une place. J'ai besoin de votre concours, de vos conseils, pour trouver des moyens d'existence... »

— J'ai faim; je veux déjeuner, répéta Phrasie qui semblait incliner aux conclusions pratiques.

— Avez-vous quelque idée? demanda mon père.

— Non, mon cher Monsieur; rien!... Pas d'idée! Pas d'argent! Pas de pain!... Rien, rien!... »

Il ouvrit les bras et les laissa retomber avec accablement, indiquant, par ce geste, qu'ils n'embrassaient que le vide.

« Je ne sais où donner de la tête... des enfants, une femme malade!... On ne voudra même pas nous recevoir à l'auberge... »

— Mais, ne connaissez-vous personne en cette ville?

— Personne! »

Il s'affaissa au fond de sa chaise lourdement, comme s'il venait de choir d'un clocher. De nouveau, mon père passa et repassa nerveusement le doigt sur la racine de son nez avec une perplexité visible: « Puisque vous n'avez ni ami, ni gîte; que vous ne savez où aller, dit-il enfin, restez ici; la maison est assez grande pour vous loger quelques jours... en attendant que vous trouviez une occupation. »

Ulysse Troubadin se précipita vers mon père, l'appela son bienfaiteur, « le plus généreux des mortels », et malgré sa résistance, il lui baisa les mains.

Quelques heures plus tard, en dépit de la contrariété sensible de ma mère, et des deux domestiques qui voyaient la besogne journalière doublée du coup, la famille Troubadin s'installait sous notre toit, et mon père, obligé de se rendre au lycée pour y faire sa classe du soir aux élèves de philosophie, laissait à ma mère le soin d'établir nos hôtes le plus confortablement possible.

Trois pièces du second étage furent mises à leur disposition; la chambre du fronton, la plus jolie, la plus gaie, celle dont mon père faisait son cabinet de travail, fut offerte à la malade; une autre toute voisine, à demi mansardée, reçut deux lits destinés au père Troubadin et à son jeune rejeton mâle. Je n'ai pas besoin de dire qu'en fait de mobilier, les deux pièces ne contenaient que le strict nécessaire; mais la vue en était jolie. Taillées dans la hauteur du toit, avec de petites fenêtres en saillie bien exposées au midi, elles dominaient la masse fleurie des lilas et des rosiers du parterre, séparé seulement par un chemin peu fréquenté, de vastes enclos plantés d'arbres, à travers lesquels on entrevoyait les hauts clochers et les maisons de la ville. Mon frère Robert avait cédé sa chambre à Phrasie, une petite chambre tournée au nord, sur l'autre façade de la maison et d'où le regard planait sur notre jardin légumier, les longues allées droites, les carrés de choux, de petits pois et d'asperges, et toute une forêt d'arbres fruitiers en plein rapport, et, par delà le mur de clôture, à droite, à gauche, partout, d'autres jardins où les bourgeois, les commerçants de la ville venaient les jours de fête et les soirs d'été festiner en famille dans de petites guinguettes plus ou moins chinoises, avec clochettes et verres de couleurs. Plus loin, c'était la campagne, la vaste plaine normande, semée de clochers et de villages, monotone, fertile, étendue presque sans ondulation jusqu'à la mer lointaine dont le vent nous apportait parfois la saveur salée.

Cependant, madame Troubadin avait gagné péniblement sa chambre; gémissante, exténuée, elle se jeta sur le lit sans s'occuper de son mari ni de ses enfants. En quelques instants, elle demanda successivement de la tisane, du sirop, un bouillon, une rôtie, du cidre, du vin de Malaga et une foule de choses imprévues, dont son cerveau fiévreux lui suggérait l'envie. Ma mère montait, descendait, s'empressait, un peu rouge, agitée moins de la multiplicité de ces exigences que de la crainte de n'y pouvoir satisfaire.

Déjà, les bonnes grommelaient sourdement, et la vieille Marie demandait avec humeur quand finiraient toutes ces « giries ».

Pendant qu'on s'efforçait ainsi près de la malade, Ulysse Troubadin se promenait innocemment au soleil avec ses enfants, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche; les mains croisées derrière son dos large et rond soulevaient, par de petits tapotements rythmés, les pans de sa redingote qui frétilaient en cadence sur un air fort jovial; il sifflait et se dandinait; son chapeau à haute forme posé en arrière, sur le fond de la tête, découvrait sa face rubiconde, son nez épais dont les narines s'ouvraient et semblaient humer l'air avec une expression habituelle de convoitise; ses lunettes luisaient au soleil et jetaient de petites étincelles phosphorescentes qui empêchaient de distinguer les yeux; on les voyait rarement, du reste, ses yeux, et à la vérité on n'y perdait guère. Il allait ainsi le long des allées du jardin potager et de temps en temps se baissait, fourrageait dans les fraisiers où commençaient à rougir les premières fraises, cueillait et mangeait; ses enfants, à son exemple, se baissaient, cueillaient et mangeaient avec un admirable ensemble, puis ils se relevaient allègrement, après un coup d'œil investigateur vers la façade muette de la maison; ils faisaient quelques pas, le nez en l'air, la poitrine au large, puis recommençaient leur cueillette ingénue; ce divertissement semblait à leur goût.

Sans qu'ils s'en doutassent, un témoin invisible observait leur manœuvre, le colonel Michelot, mon grand-père, qui faisait sa méridienne, tout en lisant son journal, près de la fenêtre de sa chambre.

Soldat de fortune, devenu officier par sa bravoure, puis colonel d'état-major à la Restauration, et finalement aide de camp du duc de Berry, il avait abandonné le service après la mort tragique de

ce prince, et vivait dans ce fond de province paisiblement, près de sa fille unique qui était ma mère, ajoutant l'aisance de sa solde de retraite aux minces ressources de la famille. Ainsi que l'avait dit mon père, nous n'étions pas riches et la maison que nous habitions présentait le plus clair de notre patrimoine.

C'était un beau vieillard d'une figure énergique et douce sous une profusion de cheveux bouclés, les plus fins, les plus blancs qui se voient; ses yeux vifs et noirs étaient admirables. Il estimait infiniment mon père, son caractère droit et généreux. Et, bien que l'introduction de cette famille famélique des Troubadin lui eût semblé fort imprudente, il ne s'était permis aucune observation.

Les façons déclamatoires et doucereuses du sieur Ulysse Troubadin lui avaient pourtant singulièrement déplu; mais il s'était borné à poser à notre hôte quelques questions insidieuses dont la précision l'avait une ou deux fois pris au dépourvu et visiblement embarrassé. Dès cette première rencontre, avait éclaté entre eux une manifeste antipathie.

Mon père revint vers l'heure du



Ce fut ainsi chaque jour; toutes les tentatives que mon père renouvelait avec une infatigable bonté échouaient régulièrement devant les répugnances ou les délicatesses imprévues de l'ex-libraire.

« Mais, mon Dieu, pourquoi vous agiter, vous tourmenter ainsi? disait-il du ton d'une mansuétude infinie. Je ne suis pas pressé!... Tout vient à point à qui sait attendre... Seigneur! ne suis-je pas bien ici, dans cette famille si respectable, que je chéris déjà comme la mienne propre. Oui, je me sens ici comme chez moi... J'ai le caractère fait de cette façon; je m'attache à ceux qui m'entourent... C'est une grâce du ciel... Ne vous inquiétez pas à mon sujet; je suis résigné! »

— La résignation est une grande vertu, répondait mon père, un peu agacé. Mais l'Écriture dit: « Aide-toi, le ciel t'aidera ».

Et fort de ce précepte, il remit au bon Troubadin une liste de personnes à voir, de démarches à faire, dans le secret espoir que son hôte ayant lui-même la peine des sollicitations et l'ennui des rebuffades, serait peut-être plus aisément satisfait.

A partir de ce moment, Ulysse Troubadin se mit en campagne; chaque jour, pourvu que le temps fût beau, ni pluvieux, ni trop chaud, il sortait après le déjeuner et ne rentrait que pour l'heure du dîner.

Régulièrement, il revenait les poches pleines de friandises que ses enfants s'arrachaient avec des cris sauvages. Accroupi au milieu de la pelouse, il ouvrait les bras en gloussant à la façon des poules qui hêlent leurs poussins, et laissait fouiller, retourner, quelquefois même arracher ses poches. — « Allons! paix, mes petits agneaux! Ne vous bousculez pas... Phrasie, prends garde à ton petit frère... Voyez! voyez un peu ce jeune lion, comme il y va des pieds et des pattes! Baisez papa, drôle... Faites mamours à ce pauvre père qui rapporte des dragées à ses chéris. »

— Vous feriez mieux de leur acheter des souliers, s'écria une fois Marie, la cuisinière, au lieu de leur gâter l'estomac avec des sucreries.

— Et vous, ma fille, répliqua-t-il avec dignité, vous feriez mieux de taire votre langue et de ne pas insulter au malheur... Si nos chaussures sont usées, c'est que Dieu nous éprouve... il éprouve notre vertu de bien des manières... Comme au saint homme Job, il nous refuse les biens de ce monde, et permet que nous soyons outragés par des servantes. »

L'accolade des jeunes Troubadin était parfois d'une impétuosité si terrible, qu'il arrivait au saint homme Job de rouler sur le

diner, rapportant déjà quelques propositions acceptables, — il l'imaginait, du moins, — pour son protégé. Aucune, cependant, ne lui agréa. Maître d'études?... Un métier abominable qui d'ailleurs l'obligerait à résider au lycée, et que deviendraient alors la femme et les enfants? Ce fut un concert de lamentations dont mon pauvre père demeura tout confus. — Commis en librairie?... Quelle humiliation! Servir chez les autres, quand on a commandé en maître. — Clerc d'huissier?... Faire œuvre de bourreau, poursuivre les misérables, exproprier, saisir? Jamais il n'aurait cet affreux courage. L'idée seule lui fendait le cœur... Et l'excellent homme tournait la tête à droite et à gauche, lentement, comme un ostensor, afin que chacun pût voir à loisir les tendres larmes dont sa face était inondée à la seule idée du malheur d'autrui...

Et puis, vraiment, il était fait pour mieux que cela!

gazon comme une simple quille, et il ne parvenait pas toujours à reprendre son équilibre sans l'assistance de quelque bras charitable. Nous remarquions qu'il avait souvent, au retour de ces excursions en ville, le teint plus enluminé et les jambes un peu flageollantes... Par exemple, ses démarches n'aboutissaient pas vite: il rentrait toujours bredouille. Il semblait que la fatalité le poursuivît: c'était un enchaînement de contretemps, de malentendus, d'accidents étranges par suite desquels il ne rencontrait jamais les gens qu'il devait voir, et trouvait partout porte close.

« Pourtant, je ne perds pas courage, disait-il d'une voix suave, avec un céleste sourire; c'est dans l'adversité que se montrent les grands caractères... Mon cœur ne faiblira pas! »

Et sans paraître entendre les « bast! bast! » ironiques du grand-père, il se redressait dans une attitude de Titan foudroyé:

« Non!... je ne faiblirai pas! »

C'était au dîner généralement que nous entendions le récit de ses infructueuses tentatives, contées avec un luxe de détails éblouissant. Mon père, au commencement, prenait la peine de discuter ses procédés, de lui indiquer les maladresses, les erreurs commises; il s'était lassé, et chacun maintenant écoutait l'inévitable récit dans un morne silence désapprobateur. Cela ne troublait nullement le cher homme; sa mésaventure quotidienne une fois narrée, il se frottait les mains comme après un devoir accompli et souriait bénignement à l'assemblée; puis d'une voix émue:

« Qu'il est bon, qu'il est doux, après les déceptions amères et le rude labeur du jour, de se retrouver ainsi, en famille... autour d'une table... frugale, de goûter le charme des pures joies domestiques... Bénissons le Seigneur, de ses miséricordes... Ma chère dame, encore un peu de ce haricot de mouton!... Si cependant, il se trouvait... Ma chère dame, oserai-je vous demander... N'y aurait-il pas ce soir, par hasard, un petit rôti... un tout petit rôti? Non? Eh bien! je reviendrai à ce haricot... à moins que bobonne n'ait la charité de me concéder un peu de cet excellent poulet qui lui est destiné, et qu'elle ne mangerait certainement pas tout entier... Bonne amie, s'il te plaît, une miette de cette succulente volaille?... »

— Prends toi-même, mon ami.

— Et moi?... Moi aussi, j'en veux », criaient les enfants, et le poulet allait, jusqu'au dernier morceau, s'engouffrer dans l'estomac de l'intéressante famille Troubadin, à la grande mortification de notre pauvre mère qui calculait intérieurement avec chagrin par quels prodiges d'économie et d'austérité journalière, son modeste budget pourrait s'équilibrer au bout du mois.

En se prolongeant, le séjour des Troubadin devenait décidé-

ment incommode. Leurs exigences compliquaient le service et multipliaient les frais. Il faut avoir connu l'inflexible rigueur d'un revenu à peine suffisant, les transes de gens timides et fiers, décidés à tout souffrir plutôt que de s'endetter ou de trahir leur pauvreté, pour comprendre la contrariété de ma mère devant les réclamations croissantes de ses hôtes. M. Troubadin avouait sa gourmandise et n'en rougissait pas. — « De quoi sert d'avoir une âme, disait-il, si l'on mange de tout indifféremment comme les animaux ! En un sens, la recherche dans la nourriture est un hommage rendu au souverain dispensateur des biens de ce monde... C'est une partie du culte que nous devons à la Divinité. » Cette théologie n'était pas du goût de ma mère ; encore moins les critiques, les réprimandes que se permettait parfois la familiarité de l'ex-libraire, quand un plat se trouvait manqué, ou que le menu n'était pas à son gré. Mon grand-père s'était vu forcé, plus d'une fois, de le rabrouer assez vertement.

Le vendredi, entre tous les jours de la semaine, était le plus difficile à passer... Chez nous, sauf les cas de maladie, l'abstinence était de rigueur, et justement la tribu des Troubadin n'aimait pas le maigre ! Le pauvre Ulysse avait essayé vainement d'éluder la règle ; toutes ses finesses, son impudence qui si souvent lui réussissaient, avaient échoué devant la discipline établie. Il avait beau geindre, dès la première heure du jour, se plaindre de migraine ou de colique et se tortiller comme un serpent ; il avait beau se tenir la tête dans les mains, se tâter le poulx avec affectation et contempler sa langue devant les glaces, il en était pour ses peines et ses soupçons, réduit à se contenter comme nous tous, d'œufs, de légumes et de quelque poisson sans importance. Il n'en pouvait prendre son parti et s'en vengeait par des sarcasmes sur l'intolérance et l'esprit étroit des dévots.

On affectait de ne pas comprendre, avec un parti pris de ne point s'offenser. Cependant il arriva qu'un soir de Quatre-Temps, la bourrasque, longtemps détournée, éclata tout à coup. C'était le dernier des trois jours maigres, un samedi, et l'estomac du sieur Ulysse geignait cruellement. Il prenait au dîner des poses endolories, mangeait du bout des lèvres avec des contorsions de rat empoisonné, que démentait l'éclat surabondant de son teint fleuri et de ses vastes joues rebondies. Les regards de convoitise navrée qu'il jetait sur la tranche de filet savoureux auquel avait droit sa femme en sa qualité de malade, nous donnaient surtout de folles envies de rire, d'autant plus que la pauvre phthisique ne semblait nullement émue, ni disposée au moindre sacrifice. Notre gaieté à peine contenue eut fait explosion certainement sans le respect un peu tremblant que nous inspirait notre père, impassible devant ces simagrées et comme étranger à la comédie. Ma mère, demi-souriante, encourageait gracieusement le patient :

« Encore un peu de ces œufs brouillés, monsieur Troubadin.

— Non... merci, Madame... C'est moi, décidément, qui suis brouillé avec les œufs... avec tous les œufs !... Je ne les aime qu'en poulets.

— Vous offrirai-je alors de cette raie au beurre noir ? »

Il hésita. Finalement, la gourmandise l'emporta sur la rancune, et, maussade, il tendit son assiette et mangea en silence.

« La raie, reprit-il après un instant de méditation, est un poisson généralement peu estimé... à tort, peut-être, je ne sais... A Coutances, madame Troubadin ne permettait pas que l'on m'offrit de ces mets un peu... comment dirais-je ?... un peu décriés... N'est-ce pas, bonne amie ?... Nous préférons la sole et le turbot... C'était notre goût... Cependant puisque vous l'exigez, Madame, je reprendrai un peu de cette raie... cette raie au beurre noir !

— Demain, monsieur Troubadin, répondit ma mère dans une intention consolatrice, j'aurai le plaisir de vous offrir un bifteck... et du gigot. »

Cette bonne intention de ma mère mit le feu aux poudres, soit qu'il y vit quelque raillerie, soit que son exaspération fût arrivée au comble.

Il s'écria avec violence :

« Je l'espère bien, Madame... je l'espère... Il est temps, en vérité, de mettre fin à ces fastueuses austérités... Autant j'ai de respect pour la vertu modeste... qui se cache... se dissimule et craint sur toute chose de s'imposer... autant je méprise l'ostentation pharisaïque... Oui, je la hais... je la méprise ! — Il écumait. — « Imposer des prescriptions barbares aux faibles (il toussa), aux enfants (il jeta un regard éploré à Toto et à Phrasie qui, le nez dans leur assiette et les doigts dans la sauce, ne s'embarrassaient guère des déclamations paternelles), des morti-

fications insensées... des privations meurtrières... et tout cela par fausse gloire de vertu ! »

Mon père s'était redressé, il allait répondre ; grand-père ne lui en laissa pas le temps. Un vent de colère souleva ses fins cheveux blancs autour de son front ; il frappa la table d'un coup de poing, et foudroyant l'ex-libraire de son regard étincelant, il s'écria d'une voix tonnante : « Qui est-ce qui m'a bâti ce clampin-là !... Nous croit-il des sourds et des idiots pour venir nous débiter ses impertinences. Morbleu ! f.... le camp, si vous n'êtes pas content, et laissez-nous la paix ! »

Le tonnerre tombant sur la table n'eût pas produit plus de stupeur. Madame Troubadin se renversa sur sa chaise, à demi pâmée, tandis que son mari aplati, terrassé, pliant le dos sous l'algare, petit, tout petit, disparaissait presque sous la table ; sa faconde arrogante ne soufflait mot maintenant. Un instant, il délibéra sur le parti à prendre. Puis, se redressant avec un hoquet douloureux, il plongea dans sa serviette son visage baigné de pleurs, ces pleurs toujours en réserve dans son magasin d'accès-soires, et il quitta la table. Les enfants se mirent à braire sur un mode qui leur était particulier et se précipitant sur ses pas, chacun empoigna un des pans de la redingote paternelle et le groupe lamentable disparut dans un bruit de sanglots.

« J'ai été trop vif, dit le grand-père avec regret ; mais, en vérité, cet homme-là ferait damner un saint.

— Oh ! là là... Seigneur ! qu'allons-nous devenir ? » gémissait madame Troubadin se lamentant et toussant à la fois.

On la calma du mieux qu'on put, et ma sœur, lui offrant l'appui de sa jeune épaule, l'aida à remonter chez elle.

« C'est un sot ! dit mon père dès que madame Troubadin eût quitté la table. Vraiment, cet homme est un sot ! »

C'était le premier mot sévère qu'il se fût permis sur son hôte. Ma mère saisit l'occasion :

« Un sot ?... Si ce n'était que cela ! Tu ne le connais pas... Tu ne veux pas voir ce qu'il est ! Un Tartuffe, un vrai tartuffe, je te le dis. »

Mon père hocha la tête.

« Vous êtes trop passionnée, Madame ; vous voyez du calcul où il n'y a que vanité et sottise...

Pour quelque propos indiscret,

quelque compliment mal tourné, vous lui supposez des intentions mauvaises... Ce n'est pas sa faute, si vous êtes agréable et jolie, et ce n'est pas un grand crime de vous le dire, même gauchement et sans tact. »

Nous nous mîmes à rire bruyamment, car nous trouvions notre maman charmante, comme elle était, en effet, et l'hommage rendu par mon père nous avait tous réjouis, d'autant plus que son regard sévère, scrutateur, semblait mieux fait pour découvrir les défauts les plus cachés que pour se laisser toucher par la grâce et la beauté. Je ne puis parler de ma mère sans m'arrêter un instant à peindre cette chère figure ; ma mère était petite et bien faite, sa poitrine large, développée, n'excluait pas la finesse de la taille ; elle avait une peau de satin, le bras parfait, la main petite, un peu potelée, avec des doigts effilés terminés par des ongles roses en amandes ; ses yeux bruns, lumineux, ses traits réguliers avaient une expression de noblesse, de bonté et de candeur qu'elle a gardée jusqu'à la plus extrême vieillesse. Le front était haut sous des cheveux noirs, fins et frisés ; la bouche grande, bien dessinée, s'ouvrait en un sourire infiniment séduisant sur les plus admirables dents qui se puissent imaginer. Je ne connais à pouvoir leur être comparées que celles de ma sœur Lili, qui ressemblait à ma mère, d'ailleurs, avec des traits plus fins et une nuance plus marquée de timidité et de douceur.

Ma mère un peu intimidée par le compliment inattendu de son mari et par l'éclatant succès qu'il avait obtenu parmi sa chère couvée, reprit avec un peu d'embarras : « S'il ne s'agissait que de propos, de sottises fadeurs ; mais tout en cet homme est déplaisant... Ses manières, ses regards... Je le répète, c'est un vilain personnage... »

Mon père fit un geste de dédain :

« Ne vas-tu pas me demander d'être jaloux de M. Troubadin ?... Il me suffit que tu le juges ce qu'il vaut... et même un peu moins, je crois.

— C'est un propre à rien, s'exclama la vieille Marie qui aidait au service ; une vraie chiffé et un goinfre. »

Nous allions nous reprendre à rire ; mais un regard sévère du maître glaça l'explosion et refoula Marie jusqu'au fond de sa cuisine.

« Dieu veuille, mon cher ami, que vous n'ayez pas à vous repentir de votre indulgence et de votre libéralité, murmura le grand-père en pliant sa serviette. Selon moi, cet homme est mauvais, et faux, ce qui est pire que tout.

— Attendons pour le juger qu'il ne soit plus notre hôte... Robert, dis les Grâces... en latin et sans bredouiller, surtout. »



Si mes parents s'étaient flattés que cette scène désagréable hâterait le départ de la famille Troubadin, ils furent déçus.

Le lendemain, l'ex-libraire apparut au déjeuner aussi guilleret,



aussi à l'aise et reposé qu'à l'ordinaire, et tout reprit le train accoutumé.

Dès qu'il était levé, le matin, après avoir longuement savouré une tasse d'odorant café assaisonné d'une crème épaisse et d'innombrables rôties au beurre bien croustillantes, il descendait au jardin faire son tour de « propriétaire » et surveiller les primeurs; les cerises avaient succédé aux fraises, puis les reines-Claude; c'étaient maintenant les pêches des espaliers et les raisins des treilles que convoitait son regard caressant; cette promenade au jardin était réglementaire, le premier devoir de la journée. Il n'y manquait pas, sauf les jours de grande pluie ou d'orage; car il avait ses petites faiblesses, l'excellent homme! Bien qu'à certains moments d'effusion il laissât percer quelques velléités d'esprit fort, il avait peur du tonnerre et courait s'enfermer, tous volets clos, dans une chambre obscure où, les doigts dans les oreilles, il marmottait des prières tant que durait l'orage. Il avait aussi une foule de petites superstitions qui compliquaient singulièrement sa vie: tantôt une corneille qui s'était levée à sa gauche, tantôt une chouette avait gémi sous sa fenêtre, ou bien son couteau et sa fourchette s'étaient croisés. S'il voyait trois bougies allumées à la fois, il courait tout frissonnant en souffler une. Nous le vîmes apparaître un matin, pâle et décomposé, les yeux pleins de larmes, parce qu'en s'éveillant il avait constaté sur sa main une petite tache jaune, couleur de bile: « C'est un signe de mort! » nous dit-il, et tout le jour il demeura enfermé, n'osant sortir de peur d'aller au-devant de la catastrophe annoncée. Il croyait aux rêves et lisait la *Clé des songes* comme un bréviaire. Ses enfants étaient initiés à ces sottises chimériques. A tout instant, ils accouraient effarés: « Qu'est-ce que ça veut dire, p'pa, si j'ai mis mon bas à l'envers?... » — « Qu'est-ce qui va m'arriver; j'ai rêvé d'un chat noir?... » — Ou bien il y avait des craquements dans le mur, et gravement, le front plissé, l'ex-libraire consultait ses livres et sa mémoire pour interpréter le présage.

Chez madame Troubadin, pauvre âme! c'étaient d'autres faiblesses: elle avait des envies de pie-voleuse, et tout l'effort de sa vertu consistait à se faire offrir sans vergogne ce qu'elle ne se permettait pas de prendre elle-même, si bien que ma mère n'osait porter, en sa présence, ni un bout de dentelle, ni un ruban frais, de peur d'être amenée, par d'importunes sollicitations, à se dépouiller de sa modeste parure. Elle cachait de même ses petits coffrets, ses ciseaux, tous les menus objets qui pouvaient tenter la convoitise pleurarde de la malade.

De tout cela résultaient un malaise et une fatigue à peu près unanimes chez toutes les personnes de la maison. Les domestiques surtout étaient excédées du surcroît de besogne, harcelées par les enfants mal élevés et pillards, par la malade, impitoyable dans son égoïsme tracassier, et surtout par M. Troubadin lui-même; son furetage in-

commode dans l'office et les buffets, jusqu'au fond des casseroles, ses prétendues recettes culinaires, dont l'infailible effet eût été de mettre promptement à sec l'armoire aux provisions, exaspéraient notre vieille cuisinière. Elle le méprisait et le rabrouait autant que le permettait la grande peur qu'elle avait de mon père... Quant à Luce, la bonne d'enfants, une gentille blonde de vingt ans, rieuse et toujours chantant, son attitude avait subi plusieurs modifications sensibles. Elle avait commencé par se moquer de lui, en secret, avec nous, puis enhardie peu à peu, elle était arrivée à lui dire en face, sans se gêner, des impertinences qui nous faisaient frémir.

« Luce, tu as tort, disait la craintive Lili; il ira se plaindre et tu seras grondée. »

La figure de Luce, rose et ronde comme une pomme, s'éclairait alors d'un malin sourire à fossettes.

« Se plaindre, lui!... Il n'oserait... Le vieux drôle!... il ferait beau voir cela, et qui des deux aurait le dernier! »

— Oh! Luce, comme tu le traites... S'il t'entendait!

— Bon! bon!... il ne me fait pas peur... je le connais!... »

Je me souviens qu'un jour, pendant la récréation, nous étions tous les cinq avec Luce dans la salle verte, on appelait ainsi un banc de gazon circulaire caché tout au bout du parterre sous un épais bosquet de noisetiers et de lilas. Tout en raccommodant de petites chaussettes, Luce nous contait une histoire de son village, que nous écoutions très attentifs, les lèvres épanouies déjà par un rire, dont les deux garçons contenaient à peine l'explosion et qui mal étouffé jaillissait par avance comme des fusées trop tôt allumées et qui éclatent; car Luce était si gaie et si drôle que tous ses récits se terminaient infailliblement par de joyeuses farces, et nous faisaient trépigner d'aise, petits et grands. Au plus beau moment survint M. Troubadin; il s'était glissé à pas de loup avec tant de précaution qu'aucun de nous ne l'avait entendu, si bien que la peureuse Lili jeta un petit cri en l'apercevant et se blottit sur l'épaule de Luce comme un enfant effrayé. Et M. Troubadin crut devoir, pour la rassurer, lui tapoter doucement la joue et caresser ses cheveux avec de petites syllabes réconfortantes, effleurant par là même occasion le cou blanc de Luce qui regimba tout à coup. — « Avez-vous fini, vous? Qu'est-ce que c'est que ces manières-là? A-t-on jamais vu... vieux patelin! » — M. Troubadin, nous l'avions remarqué, supportait toutes les brusqueries de Luce et nous émerveillait par sa bénignité. Il sourit, pivota sur ses talons à droite, puis à gauche, lançant chaque fois à la petite bonne, à travers ses lunettes bleues, des œillades malicieuses, et il continua ce manège si longtemps, se dandina et fit la roue avec une si comique vanité que la colère de Luce n'y put tenir. Un fou rire la prit, aussitôt imité par tous les enfants, sauf Lili, toujours retenue par la crainte d'être impolie et de faire de la peine. — « Le voyez-vous? disait Luce suffoquée; regardez-le battre des ailes et se rengorger comme un gros pigeon!... A qui en a-t-il, Seigneur?... Qu'est-ce qui lui prend? »

Quand il eut joui à son gré d'un succès qui ne semblait pas lui déplaire, d'une voix câline il répondit: « Je venais tout simplement, mademoiselle Luce, vous prier de vouloir bien coudre un bouton au col de ma chemise. »

Ce disant, il enlevait sa cravate, levait son menton gras et découvrait, dans l'entre-bâillement de la chemise, son cou massif et le haut de sa poitrine charnue.

Ainsi affalé sur le banc, renversé, la gorge à découvert, il sifflait d'un air béat, tandis que ses doigts grassouillets, de chaque côté de sa large personne, tambourinaient je ne sais quel rythme badin sur le gazon.

Luce prit une aiguille, un bouton dans sa boîte à ouvrage, et s'approchant de lui, très sérieuse:

« Tenez-vous droit, au moins, puisqu'il faut à toute force qu'on s'occupe de vous. »

En un instant le bouton fut remis, et M. Troubadin s'éloigna toujours sifflotant, avec un agréable balancement des hanches. Luce reprit sa place sans rien dire. Mais nous eûmes beau réclamer l'histoire, elle prétendit l'avoir oubliée. Elle n'était plus en train et semblait soucieuse.

Peu à peu, un nouveau changement se produisit dans ses manières à l'égard de M. Troubadin; elle cessa de se moquer de lui et devint fort réservée; elle l'évitait, tournait court lorsqu'elle l'apercevait dans un corridor ou au bout d'une allée, et devenait subitement très rouge, avec une nuance d'humeur, s'il lui adressait la parole. — « Quand donc s'en ira-t-il? soupirait-elle parfois avec impatience. Je ne serai pas tranquille qu'il ne soit parti





avec toute sa clique. »

C'était bien notre sentiment à tous, qu'on n'aurait pas de repos tant que ces gens seraient là. Mon père seul se taisait par générosité et point d'honneur d'hospitalité, et personne n'osait élever la voix pour se plaindre.

Sûr de son terrain, M. Troubadin se développait; ses belles qualités s'épalaient plus à l'aise. Il prenait de l'aplomb, sauf devant le colonel Michelot, dont il craignait d'échauffer trop les oreilles.

Cependant l'été allait finir, les vacances aussi. Mon père profita des derniers jours libres qui lui restaient pour faire une excursion géologique dans une partie du département qu'il n'avait pas explorée; car il était fort curieux de toutes ces choses. Le temps des vacances, pour nous, ressemblait beaucoup au reste de l'année: même discipline, mêmes devoirs, mêmes plaisirs simples et sans apprêt. Mon père, grand travailleur, avait pour maxime que l'oisiveté est la mère des vices, et il prenait à tâche de ne pas laisser à ses enfants le temps d'en contracter un seul. En son absence pourtant ce travail assidu se relâchait un peu, et bien qu'il nous eût, à tous, taillé de la besogne avant de partir, la main plus légère de notre mère laissait flotter les rênes, et le jeune troupeau marchait à sa guise. Le grand-père aussi s'ingéniait à nous gâter un peu, et inventait de jolies promenades aux environs. Nous partions alors sous sa garde, à pied, si la distance le permettait; dans une voiture de louage, si la route était longue. En ce cas, on emmenait tout le monde, même le baby avec Luce, et notre mère, peu blasée sur le plaisir, s'amusait autant que nous. Depuis longtemps nous méditions une promenade à la mer, non pas sur un point déterminé et proche, comme il nous arrivait de le faire chaque été; mais une vraie excursion qui comprendrait tout un coin de la côte, depuis Courseulles, où l'on déjeunerait au parc aux huitres, jusqu'à Ouistreham, et le retour tout le long de l'Orne. Ce projet, nous le caressions en secret, comme une conspiration, car il s'agissait de ne pas donner l'éveil à la tribu des Troubadin, dont nous ne voulions à aucun prix nous embarrasser: le mystère ajoutait au plaisir. Certes, nos coups d'œil d'intelligence, nos demi-mots indiscrets, nos chuchotements et nos brusques silences, auraient révélé la trame à de moins avisés que le sieur Troubadin; mais il était décidé à ne se douter de rien. Une journée en la compagnie du colonel Michelot, même agrémentée d'huitres et de vin clair, ne lui paraissait pas précisément une partie de plaisir. Ne fallait-il pas d'ailleurs qu'il tint compagnie à sa pauvre femme, et comment aurait-il le cœur de se divertir tout un jour loin d'elle?

C'est ce qu'il soupira d'une voix émue quand, la veille du jour fixé, on lui annonça au dîner que nous ferions, le lendemain, une visite à la campagne. C'était la formule convenue pour décourager toute tentative de se joindre à nous; il n'en fit aucune et se contenta d'appeler sur nous les bénédictions célestes.

Le soir, il se retira de bonne heure avec sa femme et ses enfants, et nous, tout à l'espoir du plaisir promis, nous nous enfermâmes dans la salle d'études, Lili, Robert et moi, en annonçant l'intention d'y passer une partie de la nuit, jusqu'à ce que notre tâche du lendemain fût achevée; nous avions à cœur d'affranchir de tout souci cette belle journée. Mais avant qu'il fût

dix heures, ma mère inquiète de ce grand zèle y vint mettre obstacle, et nous contraignit à nous coucher.

Nous montâmes à petit bruit, de peur d'éveiller ceux qui dormaient déjà. Au premier étage, ma mère nous embrassa, Lili et moi, et se retira avec Robert qui, depuis l'arrivée des Troubadin, couchait, ainsi que le petit André, dans un cabinet près de sa chambre. Nous habitions, mes sœurs et moi, au second étage, trois pièces contiguës se commandant l'une l'autre, dont la première, la plus grande, était occupée par Lili et la petite Ninette, près d'elle dans un berceau. Deux portes parallèles menaient de cette première pièce, l'une dans une petite chambre très gaie qui était la mienne, l'autre dans une mansarde où couchait Luce afin d'être à portée de veiller sur le baby en l'absence de Lili, et de nous rendre tous les services dont nous pouvions avoir besoin.

La lune, je m'en souviens, brillait ce soir-là d'un éclat très vif; l'escalier en était éclairé et, sans nous être munies d'un bougeoir, nous montions les degrés d'un pas sûr, appuyées l'une sur l'autre, un peu lentes et lasses, étourdies de sommeil et d'une tension inaccoutumée et prolongée de notre cerveau.

A la moitié du second étage, un étroit palier tournant joignait les deux volées de l'escalier; il était en ce moment baigné d'une blanche lumière que la lune projetait à travers les petits carreaux de la haute croisée.

D'un même mouvement, nous nous étions arrêtées et le front collé aux vitres, nous regardions au dehors les grandes nappes lumineuses alternées de masses d'ombres noires compactes qui donnaient au jardin familier un aspect inattendu et fantastique; il nous apparaissait en ce moment comme un lieu nouveau, inconnu, tout revêtu de mystère, d'une paix froide, inanimée, un lieu où avaient dû s'accomplir, dans les temps, des choses mortes dont le secret pouvait être surpris en ce silence auguste, sous le pâle rayonnement de l'astre éteint des nuits. Nous regardions, très attentives, sans parler. Un craquement léger près de nous fit redresser nos têtes, et subitement retournées, nous restâmes pétrifiées devant une apparition imprévue: sur la plus haute marche de l'escalier, collé contre la porte de notre chambre, la main sur la serrure, et nous laissant dans le doute s'il venait de sortir ou s'il se disposait à entrer, se tenait M. Troubadin aussi interdit que nous. Sans doute, il ne s'attendait pas à nous voir, et ce fut d'une voix mal assurée, dans un trouble visible, après un instant prolongé de silence, qu'il balbutia: « C'est moi... n'ayez pas peur... Je voulais... c'est-à-dire je venais... J'avais cru entendre pleurer votre petite sœur... et comme je savais que vous travailliez en bas... »

— Ninette n'est jamais seule... Luce est couchée près d'elle...

— Luce?... Ah! vraiment... Oui, c'est très bien vu... très prudent... près de la petite fille... Je... je n'y pensais pas... Bonsoir, bonsoir. Ah! Et cette grande veillée qui devait durer une partie de la nuit... Ah! ah! ce n'a pas été long... pas long du tout... Il n'est même pas dix heures... Allons, bonsoir, bonsoir... dormez bien! »

Il disparut à pas de loup dans le noir du corridor. « Oh! que j'ai eu peur! soupira Lili toute frissonnante à mon bras... Avec ses lunettes qui brillaient dans l'obscurité, il avait l'air d'un démon. Est-ce bête de s'imaginer qu'on laisse Ninette toute seule, la nuit!... »

Nous entrâmes et après avoir soigneusement poussé le verrou intérieur comme nous le faisons chaque soir, nous nous dépêchâmes de nous mettre au lit. Je commençais à m'endormir, quand un gémissement frappa mon oreille. Je dressai la tête: « Est-ce toi, Lili?... Pleures-tu?... Es-tu malade? » J'avais laissé ouverte la porte de communication entre nos deux chambres. La voix un peu altérée de Lili répondit: « Non! J'ai cru que tu souffrais et je venais. »

Elle apparut en effet dans son vêtement de nuit. « Qui donc agémi? — C'est peut-être Luce... Je vais voir. » Elle entra dans la mansarde de notre petite bonne et l'appela doucement à plusieurs reprises, mais celle-ci ne répondit pas. « Peut-être qu'elle est morte! balbutiai-je avec une subite épouvante. — Non, non; je l'entends respirer... Elle dort profondément... — Je croyais bien avoir entendu pleurer. — Elle a rêvé sans doute. — Ou bien c'était un oiseau de nuit sur le toit... »

P. CARO.

(Illustrations de Fraipont.)

(A continuer.)



日本婦人



Femmes Japonaises

PAR PIERRE LOTI

Je pensais avoir tiré le trait final sur toute espèce de Japonerie, — et voici que je me suis laissé aller à promettre un article sur ce mystérieux petit bibelot d'étagère qui est la femme japonaise. De nouveau donc je m'entoure de tout ce qui peut aviver, jusqu'à l'illusion de la présence, mes souvenirs encore frais de là-bas : robes imprégnées de parfums nippons, vases, éventails, images et portraits. Portraits surtout, innombrables portraits étalés sur ma table de travail ; figures rieuses de *mousmés*, connues ou non ; petits yeux tirés aux tempes, petits yeux de chat... Et des toilettes, et des poses!... Toutes les mièvreries, toutes les grâces cherchées et bizarres, se drapant dans les plis des longues tuniques ou s'abritant sous l'extravagant bariolage des ombrelles. — Et l'illusion désirée me vient si bien, qu'un murmure de petites voix me semble sortir de ces albums ouverts ; autour de moi, j'entends, dans le silence, comme des petits rires...

Je ne crois pas qu'un homme de race européenne puisse écrire sur la femme japonaise rien d'absolument juste, s'il veut aller au delà des surfaces et des aspects. Un japonais seul y parviendrait, — ou peut-être à la rigueur, un chinois, car il y a des affinités d'âme incontestables entre ces deux peuples pourtant si différents ; — et encore, si cette étude était fouillée un peu trop, nous ne la comprendrions plus ; elle ne nous apprendrait rien, parce qu'elle nous échapperait par certain côté, qui serait précisément le côté profond et capital. La race jaune et la nôtre sont les deux pôles de l'espèce humaine ; il y a des divergences extrêmes jusque dans nos façons de percevoir les objets extérieurs, et nos notions sur les choses essentielles sont souvent inverses. Nous ne pouvons jamais pénétrer complètement une intelligence japonaise ou chinoise ; à un moment donné, avec un mystérieux effroi, nous nous sentons arrêtés par des barrières cérébrales infranchissables ; ces gens-là sentent et pensent au rebours de nous-mêmes.

Je resterai donc très superficiel dans ce que je vais dire, et j'aime mieux avouer franchement, dès le début, que je ne saurais faire plus...

Bien laides, ces pauvres petites Japonaises ! Je préfère poser cela brutalement d'abord, pour l'atténuer ensuite avec de la gentillesse mignarde, de la drôlerie gracieuse, d'adorables petites mains, et puis de la poudre de riz, du rose, de l'or sur les lèvres, toutes sortes d'artifices.

Presque pas d'yeux, si peu que rien ; deux minces fentes obliques, divergentes, au fond desquelles roulent des prunelles rusées ou câlines, — comme entre les paupières à peine ouvertes de ces chattes que fatigue le trop grand jour.

Au-dessus de ces petits regards bridés, — mais très loin au-dessus, très haut perchés, — se dessinent les sourcils, aussi fins que des traits de pinceau et nullement retroussés, nullement parallèles aux yeux qu'ils accompagnent si mal ; mais droits sur une même ligne, contrairement à ce qu'on est convenu de faire dans notre imagerie européenne chaque fois qu'il s'agit de représenter une japonaise.

Je crois que toute l'étrangeté si particulière de ces petits visages de femmes tient dans cet arrangement de l'œil, qui est général, et aussi dans le développement de la joue, qui s'enfle toujours jusqu'à la rondeur de poupée ; du reste dans leurs peintures, les artistes de ce pays ne manquent jamais de reproduire, en les exagérant même jusqu'à l'in vraisemblance, ces signes caractéristiques de leur race.

Les autres traits sont beaucoup plus changeants, suivant les personnes d'abord, et surtout suivant les conditions sociales. Dans le peuple, les lèvres restent grosses, le nez aplati et court ; dans la noblesse, la bouche s'amincit, le nez s'allonge et s'effile, se recourbe même quelquefois en fin bec d'aigle.

Il n'est pas de pays où les types féminins soient aussi tranchés entre castes différentes. Des paysannes brunes, bronzées comme des Indiennes, bien prises dans leurs très petites tailles, potelées et musclées sous leurs éternelles robes de cotonnade bleue. Des citadines étioilées, vrais diminutifs de femmes, blanches et pâlottes comme de malades européennes, avec ce je ne sais quoi de creusé, de miné en dessous des chairs, qui est l'indice des races trop vieilles. Toutes ces artisanes des grandes villes ont l'air d'avoir été usées héréditairement, usées avant la naissance par une trop longue continuité de travail et de tension d'esprit vers de minutieuses choses; on dirait que, sur leurs formes grêles, pèse toute la fatigue d'avoir constamment produit, depuis des siècles, ces millions de bibelots, ces innombrables petites œuvres d'épuisante patience dont le Japon déborde. Et chez les princesses alors, l'affinement aristocratique, à force de remonter loin, arrive à former d'étonnantes petites personnes artificielles aux mains et aux torsos d'enfant, dont la figure peinte, plus blanche et plus rose qu'un bonbon frais, n'indique plus d'âge; leur sourire prend quelque chose de lointain comme celui des vieilles idoles; leurs yeux bridés ont une expression à la fois jeune et morte.

A d'excessives hauteurs, au-dessus de toutes les Japonaises, l'invisible Impératrice, récemment encore, planait comme une déesse. Mais elle est descendue peu à peu de son empyrée, la souveraine; elle se montre à présent, elle reçoit, elle parle et même elle lunche, du bout des lèvres il est vrai. Elle a quitté ses camails magnifiques semés d'étranges blasons, sa large coiffure d'idole et ses éventails immenses; elle fait venir, hélas! de Paris ou de Londres, ses corsets, ses robes et ses chapeaux.

Il y aura cinq années aux chrysanthèmes, pendant l'une des rares solennités où quelques privilégiés étaient admis en sa compagnie, j'avais eu l'honneur de la voir dans ses jardins. Elle était idéalement charmante, passant comme une fée au milieu de ses parterres, fleuris à profusion de fleurs tristes d'automne; puis venant s'asseoir sous son dais de crépon violet (la couleur impériale) dans la raideur hiératique de ses vêtements aux nuances de colibri. Tout l'appareil délicieusement bizarre dont elle s'entourait encore, lui donnait un charme de créature irréelle. Sur ses lèvres peintes, elle avait un sourire de commande, dédaigneux et vague. Son fin visage poudré gardait une expression impénétrable et, malgré la grâce de son accueil, on la sentait offensée de notre présence, que les usages nouveaux l'obligeaient à tolérer, elle, l'Impératrice sacrée, jadis invisible, comme un mythe religieux!

Finis tout cela, maintenant; rentrés pour jamais dans les armoires et dans les musées, les étonnantes robes aux formes millénaires et les larges éventails de rêve. Le nivellement moderne s'est opéré, d'un seul coup brusque, à cette cour du Mikado qui était restée jusqu'à nos jours plus murée qu'un cloître, et qui avait conservé, depuis les vieux âges, des rites, des costumes, des élégances immuables.

Le mot d'ordre est venu d'en haut; un édit de l'Empereur a prescrit aux dames du palais de s'habiller comme leurs sœurs d'Europe; on a fait venir fiévreusement des étoffes, des modèles, des couturières, des chapeaux tout confectionnés. Les premiers essais d'ensemble de ces travestissements ont dû avoir lieu à huis clos, peut-être avec des regrets et des larmes, qui sait, mais plus probablement avec des rires. Et ensuite on a convié les étrangers à venir voir; on a organisé des garden-parties, des soirées dansantes, des concerts. Les dames nippones qui avaient eu la chance de voyager en Europe, dans les ambassades, ont donné le ton de cette étonnante comédie si vite apprise. Les premiers bals à l'européenne en plein Tokio ont été de vrais tours de force en singerie; on y a vu des jeunes filles, tout en mousseline blanche, gantées au-dessus du coude, minauder dans des chaises en tenant du bout des doigts leur carnet d'ivoire; puis, sur des airs d'opérette, polker et valser presque en mesure, malgré les terribles difficultés que devaient présenter à leurs oreilles tous nos rythmes inconnus. Les vins, les chocolats, les glaces ont circulé,

et ces choses absolument nouvelles ont été prises sur les plateaux avec mille grâces, par des mains très fines. Il y a eu de discrets flirtages, des figures de cotillon et des soupers.

Toute cette servile imitation, amusante certainement pour les étrangers qui passent, indique dans le fond, chez ce peuple, un manque de goût et même un manque absolu de dignité nationale; aucune race européenne ne consentirait à jeter ainsi aux orties, du jour au lendemain, ses traditions, ses usages et ses costumes, même pour obéir aux ordres formels d'un Empereur.

Dieu merci, la nouvelle mascarade féminine est encore localisée dans un cercle très restreint: à Tokio seulement, et rien qu'à la Cour et dans le monde officiel. Toutes ces petites personnes, princesses, duchesses ou marquises — (car les vieux titres japonais ont été aussi changés contre des équivalents d'Europe) — qui arrivaient presque à être charmantes dans leurs somptueux atours d'autrefois, sont franchement laides aujourd'hui, dans ces robes nouvelles qui accentuent pour nous l'excessive mièvrerie de leur taille, l'écrasement asiatique de leur profil et l'obliquité de leurs yeux. Distinguées, elles le sont généralement encore; bizarres, fagotées, ridicules tant qu'on voudra; mais communes, presque jamais; sous la gaucherie des nouvelles manières à peine sues, sous l'effort des nouvelles attitudes imposées par les corsets et les baleines, l'affinement aristocratique persiste toujours; — il est vrai, c'est tout ce qui leur reste pour charmer.



Et c'est dans cette période de transition affolée que la grande dame japonaise se présente à nous. Le monde des princesses aux imperceptibles petits yeux morts, aux larges coiffures piquées d'extravagantes épingles, qui était resté jusqu'à ces dernières années si dédaigneusement impénétrable à nos regards d'Occident, vient tout à coup de nous être ouvert; par je ne sais quel revirement inexplicable, ce monde qui semblait s'être momifié dans les vieux rites et les modes millénaires, a secoué en un jour son immobilité mystérieuse. Mais c'est sous un aspect déconcertant que ces femmes nous apparaissent, habillées comme les plus modernes d'entre les nôtres et recevant avec mille grâces dans des essais de salons à l'européenne. Et il ne faut pas perdre de vue que tout ce qu'on nous montre là est factice, superficiel, arrangé à notre intention; derrière les visages de commande, nous ignorons absolument ce qui se passe; nous ne devons donc pas nous

hâter de sourire et de déclarer insignifiantes ces singulières poupées aux profils plats. Après la représentation qui nous mystifie, elles quittent certainement leurs affreux fauteuils dorés, leurs appartements nouveaux du plus mauvais goût occidental, et — qui sait, — reprenant peut-être les somptueuses robes blasonnées du vieux temps, elles vont s'accroupir sur leurs nattes blanches, dans quelqu'un de ces petits compartiments démontables, à châssis de papier, qui composent la traditionnelle maison japonaise; puis là, regardant de leurs yeux à peine ouverts les lointains des jardins mignards tout en arbres nains, en pièces d'eau et en rocailles, elles redeviennent elles-mêmes, — et nous n'y voyons plus rien. Comment sont-elles alors, dans ces coulisses de leur demeure, et à quoi rêvent-elles dans les coulisses encore plus murées de leur esprit? C'est ici que l'intrigante devinette se pose. Dans ces têtes pâlottes à longs cheveux droits, dans ces têtes d'étiolées étranges, il y a des petites cervelles pétries au rebours des nôtres par toute une hérédité de culture différente; il y a des notions inintelligibles pour nous, sur le mystère du monde, sur la religion et sur la mort.

Ces femmes composeraient-elles toujours, comme au vieux temps, des poésies d'une mélancolie exquise sur les fleurs, sur les fraîches rivières et l'ombre des bois? Ressembleraient-elles à leurs grand'mères, héroïnes des poèmes et des chevaleresques légendes, qui plaçaient si haut le point d'honneur, si haut l'idéal d'amour?... Je ne sais; mais je crois qu'il serait étourdi de les juger d'après l'éternelle niaiserie souriante qu'elles nous montrent; j'ai surpris d'ailleurs plus d'une fois des expressions intenses sur ces visages de femme; sur celui de l'Impératrice entre autres, je me rappelle avoir vu, à deux ou trois reprises, passer comme des éclairs; ses jolies lèvres peintes au carmen



frémisaient, tandis que se pinçait encore davantage son petit nez en bec d'aigle.

La femme comme il faut, non encore européanisée, se retrouve encore loin de Tokio, loin de la Cour, dans les autres villes de l'Empire. Elle n'a pas quitté ses anciens atours, celle-ci; on la rencontre en chaise à porteurs ou en petites voitures à bras, toujours très simplement habillée pour la rue; elle porte, l'une par-dessus l'autre, trois ou quatre robes unies, en soie mate et légère, de couleur sombre ou neutre; au milieu de son dos, une petite rosace blanche discrètement brodée représente le blason de sa noble famille; ses cheveux, lissés avec une invraisemblable perfection, sont piqués d'épingles d'écaille sans un brillant, sans une dorure; lorsqu'elle est âgée et strictement fidèle aux modes du passé, ses sourcils sont rasés et ses dents recouvertes d'une couche de laque noire. Elle est plus fuyante, plus difficile à apprivoiser que la bourgeoise ordinaire; si cependant on force la représentation, on obtient d'elle quelque petit rire aimable, quelque révérence accompagnant une banalité polie; — puis c'est tout.

Et en somme, on la connaît presque autant, après cette simple rencontre, que les autres, les élégantes des nouvelles couches, avec lesquelles on a dansé un cotillon ou une valse de Strauss dans un bal de ministère. Le plus sage donc, s'il s'agit de définir la grande dame japonaise, est encore de la déclarer énigmatique.

Les bourgeoises, les marchandes, les artisanes, on les voit partout si librement, leur intimité est si vite conquise, que, sans les connaître au fond de l'âme, on peut essayer d'en dire plus long sur leur compte. De ces mille petites personnes, rencontrées n'importe où, dans les maisons de thé, les théâtres, les pagodes, l'impression d'ensemble qui me reste manque absolument de sérieux. Il me vient, dès que j'y repense, un involontaire sourire.

Etonnantes figurines, que je revois agitées, empressées, un peu simiesques, évoluant avec de continuelles révérences à l'adresse de tout le monde, au milieu de minuscules bibelots de poupée, dans des appartements grands comme la main, dont les parois de papier s'enfoncraient au plus léger coup de poing. Femmes en miniature, à la fois enfantines et vieillottes, dont l'excessive grâce se manie et minaude jusqu'à la grimace; dont l'éternel rire, contagieux sans gaieté, est irrésistible comme un chatouillement, et produit à la longue la même agaçante lassitude. Elles rient par excès d'amabilité ou par habitude acquise; elles rient au milieu des circonstances les plus graves de la vie; elles rient dans les temples et aux funérailles.

Très petites créatures, vivant au milieu de très petits objets aussi maniérés et légers qu'elles-mêmes. Leurs ustensiles de ménage, en fine porcelaine ou en mince métal, sont comme des jouets d'enfant; leurs tasses, leurs théières sont liliputiennes, et leurs éternelles pipes se remplissent jusqu'au bord, d'une seule demi-pincée de tabac fin, très fin, prise du bout de leurs élégants petits doigts.

Jamais assises, mais accroupies tout le jour par terre, sur des

nattes d'une immaculée blancheur, elles accomplissent dans cette pose invariable presque tous les actes de leur vie; par terre se font leurs dinettes, servies dans une microscopique vaisselle et mangées délicatement à l'aide de bâtonnets; par terre, derrière de frêles écrans qui les cachent à peine, et entourées d'un déballage de petits instruments drôles, de petites boîtes à poudre, de petits pots, elles procèdent à leur toilette, devant des miroirs pour rire; par terre, elles travaillent, cousent, brodent, jouent de leur guitare au long manche, rêvent à d'insaisissables choses, ou adressent à leurs incompréhensibles dieux les longues prières des matins et des soirs.

Les maisonnettes qu'elles habitent sont, il va sans dire, aussi soignées et maniérées qu'elles-mêmes; presque toujours truquées, à cloisons démontables, à tiroirs, à glissières, avec des compartiments de toutes formes et d'étonnants petits placards. Tout cela d'une propreté minutieuse, même chez les plus humbles; et tout cela d'une apparente simplicité, surtout chez les plus riches. Seul l'autel des ancêtres où des baguettes d'encens brûlent, est un peu doré, laqué, garni, comme une pagode, de potiches et de lanternes; partout ailleurs, une nudité voulue, une nudité d'autant plus complète et plus blanche que l'habitation est plus élégante. Jamais de tentures brodées nulle part; quelquefois seulement des portières transparentes, faites de perles et de roseaux enfilés. Jamais de meubles non plus; c'est par terre ou sur des petits socles en laque que se posent les objets usuels ou les vases de fleurs. La maîtresse de maison fait consister le luxe de son intérieur dans l'excès même de cette propreté dont je parlais plus haut et qui est une des qualités incontestables du peuple japonais. Il est partout d'usage de se déchausser avant d'entrer dans une maison, et rien n'égale la blancheur de ces nattes sur lesquelles on ne se promène jamais qu'en fines chaussettes à orteil séparé, la blancheur de ces papiers unis qui recouvrent les plafonds et les murs. Les boiserie-elles-mêmes sont blanches, ni peintes, ni vernies, gardant pour tout ornement, chez les vraies femmes de goût, leurs imperceptibles veinures de sapin neuf. Et j'ai vu plus d'une belle dame surveiller elle-même ses comiques petites servantes pendant qu'elles savonnaient à outrance ces boiserie-là, pour leur donner un air d'être toutes fraîches, un air d'être à peine sorties du rabot des menuisiers.

Dans nos pays, si l'on parle de femmes japonaises, on se représente aussitôt des personnes vêtues de ces robes éclatantes comme celles qu'elles nous envoient; des robes aux nuances tendres et sans nom, brodées de longues fleurs, de grandes chimères et de fantastiques oiseaux. Eh bien, non, ces robes-là sont réservées pour le théâtre ou pour une certaine classe innommable de femmes qui vivent dans un quartier spécial et dont il m'est



interdit de parler ici. Les Japonaises s'habillent toutes de nuances sombres; elles portent beaucoup d'étoffes de coton ou de laine, le plus souvent unies, ou bien semées de frêles petits dessins nuageux, dont les teintes également sombres diffèrent à peine des fonds. Et le bleu marine est la nuance générale, très domi-

nante, — tellement qu'une foule féminine, même en habits de fête, forme de loin un amas d'un bleu noir, un grouillement de même couleur, où tranchent seulement çà et là quelques rouges éclatants, quelques teintes fraîches portées par de toutes petites filles ou par des bébés.

Ces robes, leur forme est connue; dans toutes les images dont le Japon nous inonde, on les a vues peintes ou dessinées. Leurs manches larges et flottantes laissent libres les bras, un peu ambrés, qui sont généralement bien faits et que terminent des



maines toujours jolies. Les toilettes se complètent de ces larges ceintures appelées *obi*, qui sont d'ordinaire en soie magnifique et dont les coques régulières, formant comme un papillon monstre au bas des petits dos frêles, donnent une grâce si particulière et si cherchée aux silhouettes des femmes. Nos ombrelles, en soie de couleur neutre, commencent à remplacer, pour certaines élégantes, les charmants parasols peintsurlurés d'autrefois, sur lesquels, parmi des fleurs et des oiseaux, étaient souvent écrites de suaves pensées, dues à des poètes anciens. Quant à nos chaussures, elles ne sont adoptées encore qu'à Tokio, dans le très grand monde officiel; partout ailleurs on porte la sandale antique, qui s'attache entre le pouce et les menus doigts, et qui se dépose dans les vestibules, comme chez nous les cannes et les chapeaux, qui encombre l'entrée des maisons de thé à la mode, qui s'entasse en couches pressées sur les marches extérieures des pagodes les jours de grandes prières. Par les temps de pluie, on ajoute à ses sandales, pour les courses de rue, des socques à très hauts patins de bois qui sonnent bruyamment sur les pavés, tandis que les robes se troulissent, et qui feraient tomber n'importe quelle européenne dès le second pas. Ces dames marchent les talons en dehors, ce qui est une chose de mode, et les reins légèrement courbés en avant, ce qui leur vient sans doute d'un abus héréditaire de révérences.

Leur coiffure est aussi connue du monde entier; en deux ou trois coups de pinceau les peintres japonais savent la reproduire sous tous ses aspects ou la caricaturer avec un rare bonheur. Mais ce qu'on ignore sans doute, c'est que les femmes, même soignées et coquettes, ne se font peigner que deux ou trois fois par semaine; leurs chignons, leurs bandeaux sont si solidement établis par les spécialistes du genre, qu'ils durent au besoin plusieurs jours sans perdre leur éclat lisse et lustré. Il est vrai que, pour ne point déranger ces édifices pendant le sommeil des nuits, les dames dorment toujours sur le dos, sans oreiller, la tête dans le vide, soutenue par une sorte de petit chevalet en laque qui emboîte la nuque. C'est par terre qu'elles couchent, j'avais oublié de le dire, sur des matelas ouatés si minces, si minces, qu'on les prendrait chez nous pour des couvre-pieds; du reste, pour dormir, elles sont toujours très chastement vêtues de longues robes de nuit invariablement bleues: — et des petites lampes discrètes, voilées sous des châssis de papier, veillent sans cesse sur leurs rêves, afin d'éloigner les méchants esprits de ténèbres qui, autour des maisonnettes de bois léger, pourraient flotter dans l'air.

Au Japon, les femmes du peuple et de la basse bourgeoisie par-

tiennent à peu près à tous les travaux des hommes. Elles s'entendent aux affaires et aux marchandages; elles cultivent la terre, elles vendent; elles sont ouvrières dans les fabriques, — ou même portefaix.

Dans leur première jeunesse, si elles sont jolies, elles quittent souvent le toit paternel pour entrer, comme petites soubrettes rieuses et attirantes, dans les maisons de thé ou les auberges. Elles vont là grossir pour un temps le nombre de ces milliers de *mousmés* destinées à servir et à égayer les premiers venus, dans tous les lieux où l'on se repose, où l'on boit et où l'on s'amuse. Il semble vraiment que, sans la *mousmé*, le Japon n'aurait plus sa raison d'être. La *mousmé* est innombrable, elle est légion, et, pour un peu, on croirait qu'il n'en existe qu'une seule, multipliée à l'infini, avec son invariable robe bleue ouverte très bas sur la poitrine, avec son même petit rire, avec ses mêmes petites mines et coquetteries, et toujours aussi gaie, aussi disposée à tous les jeux. Non seulement la *mousmé* abonde dans les villes, derrière les minces carreaux de papier des restaurants et des hôtelleries; mais, même en pleine campagne, chaque fois qu'un site particulièrement joli se présente, on est sûr d'y voir surgir une maison de thé ingénieusement campée sous des arbres et, si l'on entre, c'est encore la *mousmé* qui apparaît, pas plus naïve aux champs que dans les grandes rues de Nagasaki ou de Tokio, toujours souriante, toujours pareille. Malgré son manque absolu de beauté, la *mousmé* est souvent très gentille, parce qu'elle est très joyeuse et très jeune; un peu vieillie, elle ne serait plus supportable; sa grâce éphémère tournerait tout de suite à la grimace de singe. — Mais elle se retire en général avant sa vingtième année, rentre dans sa famille et trouve un mari — d'avance résigné à fermer les yeux sur tous les petits romans qu'elle a plus ou moins ébauchés jadis... Au Japon du reste, rien ne tire à conséquence; rien n'est bien sérieux, ni dans le passé, — ni, à la rigueur, dans le présent... Et il y a une telle drôlerie jetée sur toutes choses, une si amusante bonhomie chez tout le monde, qu'on s'y sent beaucoup moins choqué qu'ailleurs par les actes les plus inadmissibles. A la rouerie savante de ces très petites personnes, semblerait-il que je ne sais quelle inconscience enfantine qui les fait excuser avec un sourire et qui leur prêterait presque un charme...

Elles n'ont même pas nos idées élémentaires sur l'inconvenance de se montrer dévêtu; elles s'habillent parce que c'est plus joli, parce que cela drape mieux, et aussi parce que cela tient chaud l'hiver. Mais, dans les circonstances où il faut quitter sa robe, — au bain par exemple, — elles ne s'en trouvent pas outre mesure gênées. Irréprochablement propres, elles se baignent beaucoup, mais sans le moindre mystère; à Nagasaki, — ville bien moins européanisée que Yokohama ou Kobé, — les grandes cuves rondes qui leur servent de baignoires sont apportées n'importe où, dans les jardins, à la vue des voisins avec lesquels on fait la causette pendant l'opération; ou bien, pour les marchandes, dans leurs boutiques même sans que la porte en soit pour cela fermée aux acheteurs.

Et cependant il serait inexact de les croire dénuées de tout sens moral, même de toute fidélité à leur époux: il y a là encore un tas de choses que nous ne comprenons pas, un tas de nuances très difficiles à saisir, surtout très scabreuses à toucher... Voilà! on m'a demandé d'écrire sur les Japonaises des choses qui puissent être lues de tout le monde, et je suis obligé alors de laisser absolument de côté la question de leurs mœurs.

Il est certain pourtant qu'elles ont le sentiment de la famille, l'amour attendri de leurs enfants, et le respect excessif de leurs ancêtres vivants ou morts. Elles sont des mères, des grand-mères adorables; on

aime voir les soins touchants et doux qu'elles donnent aux petits, même dans le plus bas peuple; l'intelligence pleine d'amour avec laquelle elles savent les amuser, leur inventer d'étonnants jouets.

Et avec quel art parfait, avec quelle intuition de la drôlerie enfantine, quelle connaissance profonde de ce qui sied aux minois très jeunes, elles les habillent de petites robes délicieusement saugrenues, les coiffent en chignons impayables, en font des bébés d'un comique exquis!...

Elles sont même d'adorables *sœurs aînées*: on les voit presque



toutes, petites filles de huit ou dix ans, aller très loin, à la promenade, aux jeux, portant sur le dos, dans une bande d'étoffe nouée autour des reins, un frère à peine sevré, qu'elles amusent avec la plus gentille tendresse.

Et, dans un autre ordre d'idées, j'ai connu deux sœurs, orphelines pauvres, qui pour subvenir en commun à l'éducation très soignée d'un jeune frère, gloire de leur famille, avaient épousé morganatiquement le même vieux richard et se privaient, en faveur de l'étudiant, de tout confort personnel dans la vie.

Je ne sais si elles sont absolument bonnes, mais au moins elles

ne sont pas méchantes, ni grossières, ni querelleuses. Leur politesse ne peut manquer du reste d'être inaltérable : la langue japonaise ne possède pas un seul mot injurieux et, dans le monde des marchandes de poissons ou des portefaix, les formules les plus régence sont d'usage.

J'ai vu deux vieilles pauvresses qui ramassaient sur la grève du charbon rejeté par les navires, faire entre elles des cérémonies sans fin, à qui ne prendrait pas tel ou tel morceau en litige, et puis s'adresser des révérences, des compliments inouis, avec des airs de marquises ancien régime.

Malgré leur très réelle frivolité et la niaiserie de leur perpétuel rire, malgré leur air de poupée à ressort, il serait inexact aussi



de leur refuser toute élévation d'idées ; elles ont le sentiment de la poésie des choses, de la grande âme vague de la nature, du charme des fleurs, des forêts, des silences, des rayons de lune... Elles disent ces choses en vers un peu maniérés, qui ont la grâce de ces feuillages ou de ces roseaux, à la fois très naturels et très invraisemblables, peints sur les soies et sur les laques. Somme toute, elles sont comme les objets d'art de leur pays, bibelots d'un raffinement extrême, mais qu'il est prudent de trier avant de les rapporter en Europe, de peur que quelque obscénité ne s'y cache derrière une tige de bambou ou sous une cigogne sacrée. On pourrait les comparer aussi à ces éventails japonais qui, ouvert de droite à gauche, représentent les plus suaves branches de fleurs ; puis qui changent et se couvrent des plus révoltantes indécences, si on les ouvre en sens inverse, de gauche à droite.

Leur musique, qui les passionne, est pour nous étrange et lointaine comme leur âme. Quand des jeunes filles se réunissent le soir, pour chanter et jouer de leurs longues guitares, nous ressentons, après le premier sourire étonné, l'impression de quelque chose de très inconnu et de très mystérieux, que des années d'acclimatement intellectuel n'arriveraient pas à nous faire complètement saisir.

Leur religion doit sembler bien compliquée et confuse à leurs petites cervelles légères, quand déjà les plus savants prêtres de leur pays se perdent dans les cosmogonies, les symboles, les métamorphoses de dieux, dans le chaos millénaire, sur lequel le bouddhisme indien est venu si étrangement se greffer sans rien détruire.

Leur culte le plus sérieux semble être celui des ancêtres défunts ; ces sortes de Mânes ou de Dieux Lares ont, dans chaque famille, un autel parfumé, devant lequel on prie longuement matin et soir, — sans cependant croire absolument à l'immortalité de l'âme et à la persistance du moi humain comme l'entendent nos religions occidentales. Leurs morts, presque inconscients eux-mêmes de leur propre survivance d'esprits, flottent dans une sorte d'état neutre, entre l'existence aérienne et le non-être. Autour de ces très vieilles maisonnettes de bois et de papier, qui

ont vu se succéder plusieurs générations pieuses et où l'autel des aïeux s'est noirci à la fumée de l'encens, il se forme à la longue, dans l'air, un ensemble impersonnel d'âmes antérieures ; quelque chose comme un *fluide ancestral*, qui plane et veille sur les vivants. — Ici encore, nous ne comprenons pas jusqu'au bout, et il faut nous arrêter, en pleine obscurité, devant des barrières intellectuelles que nous ne franchirons jamais.

Aux contre-sens religieux qui nous déroutent, viennent s'ajouter des superstitions vieilles comme le monde, les plus étranges et les plus sombres, effroyables à entendre conter les soirs. Des êtres moitié dieux moitié fantômes, hantent les ténèbres des nuits ; aux carrefours des bois, se tiennent d'antiques idoles douées de pouvoirs singuliers ; il y a des pierres miraculeuses au fond des forêts...

Et, pour avoir une idée approchée des croyances de ces femmes aux petits yeux obliques, il faut brouiller en chaos tout ce que je viens de dire ; puis essayer de le transposer dans des cervelles légères, que le rire détourne le plus souvent de penser à la mort, et qui semblent par instants avoir l'irréflexion des oiseaux.

Avec cela, assidues à tous les pèlerinages, — qui sont continus, — à toutes les cérémonies, à toutes les fêtes dans les temples.

Pendant la belle saison, c'est dans des pagodes délicieusement situées en pleine campagne qu'elles se rendent en troupe souriante, deux ou trois fois par mois, de tous les coins du pays, couvrant les petites routes, les petits ponts, du défilé incessant de leurs robes bleu marine et de leurs larges coques de cheveux bien noirs.

Dans les grandes villes, presque tous les soirs d'été, il y a pèlerinage à un sanctuaire ou à un autre, — quelquefois en l'honneur d'un dieu si antique que personne ne se rappelle exactement son rôle dans le monde.

Après les affaires de toutes sortes, les marchandages, les brocantages, quand les innombrables petits métiers cessent leur bruit monotone, quand les myriades de maisonnettes et de boutiques commencent à fermer leurs panneaux légers, les femmes se parent, ornent leurs cheveux de leurs plus extrava-

gantes épingles, et se mettent en route, tenant en main, au bout de bâtonnets flexibles, de grosses lanternes peinturlurées. Les rues se remplissent du flot de leurs petites personnes, dames ou *mousmés*, qui marchent lentement, en sandales, échangeant entre elles des révérences charmantes. Avec un murmure immense d'éventails agités, de soies frôlées et de babillages rieurs, au crépuscule, au clair de lune ou dans la nuit étoilée, elles montent à la pagode, — où les attendent des dieux gigantesques aux masques horribles, à demi cachés derrière des grilles d'or, dans l'incroyable magnificence des sanctuaires. Elles jettent des pièces de monnaie aux prêtres; elles prient, prosternées, en battant des mains à petits coups secs — clac, clac — comme si leurs doigts étaient de bois. Surtout, elles jasant, se retournent, pensent à autre chose, essayent de se dérober par le rire à l'effroi du surnaturel...

La paysanne, été comme hiver, vêtue de sa même robe de coton bleu, est, de loin, à peine différente du paysan son époux — qui porte chignon comme elle et robe de même couleur; la paysanne que l'on voit journellement courbée au travail, dans les champs de thé ou dans la boue liquide des rizières, coiffée d'un grossier chapeau les jours où le soleil brûle, et la tête complètement enveloppée, dès que souffle la bise, d'un affreux cache-nez toujours bleu, qui ne laisse paraître que ses yeux en amande; la toute petite et drôlette paysanne japonaise, n'importe où on l'aille chercher, même dans les recoins les plus perdus des campagnes du centre, est incontestablement beaucoup plus affinée que notre paysanne d'Occident; elle a de jolies mains, de jolis pieds délicats; un rien suffirait à la transformer, à en faire une dame de potiche ou d'écran très présentable, et pour ce qui est des grâces maniérées, des minauderies de tout genre, bien peu de chose resterait à lui apprendre.

La paysanne japonaise entretient presque toujours un gentil jardinet autour de sa vieille maisonnette de bois dont l'intérieur, garni de nattes blanches, est de la plus minutieuse propreté. Les ustensiles de son ménage, ses petites tasses, ses petits pots, ses petits plats, au lieu d'être en grosse faïence à fleurs criardes, comme chez nous, sont en transparente porcelaine, ornée de ces

peintures fines et légères qui témoignent à elles seules d'une longue hérédité d'art. Elle arrange avec un goût original l'autel de ses modestes ancêtres; enfin elle sait composer, dans des vases, avec les moindres branches de verdure ou les moindres brins d'herbe, de sveltes bouquets que les plus artistes d'entre nos femmes seraient à peine capables de faire.

Peut-être est-elle plus honnête que sa sœur des villes, et de mœurs plus régulières, — à notre point de vue européen s'entend; elle est aussi plus réservée vis-à-vis des étrangers, plus craintive, avec un fond de méfiance et d'hostilité contre ces hôtes intrus, malgré son aimable accueil et ses sourires.

Dans les villages du Japon intérieur, loin des récents chemins de fer et de toutes les modernes importations, dans les lieux où l'immobilité millénaire de ce pays n'a pas été troublée, la paysanne doit être très peu différente de ce qu'était, il y a plusieurs siècles, son aïeule la plus lointaine, dont l'âme évanouie dans le temps, a même cessé de planer au-dessus de l'autel familial. Aux époques dites « barbares » de notre histoire occidentale, où nos arrière-grand-mères gardaient encore quelque chose de la belle et farouche rudesse primitive, — il y avait sans doute déjà là-bas, dans ces îles à l'Orient du monde antique, ces mêmes petites paysannes jolies et mignardes, et aussi ces mêmes petites dames des villes, très civilisées, aux révérences adorables...

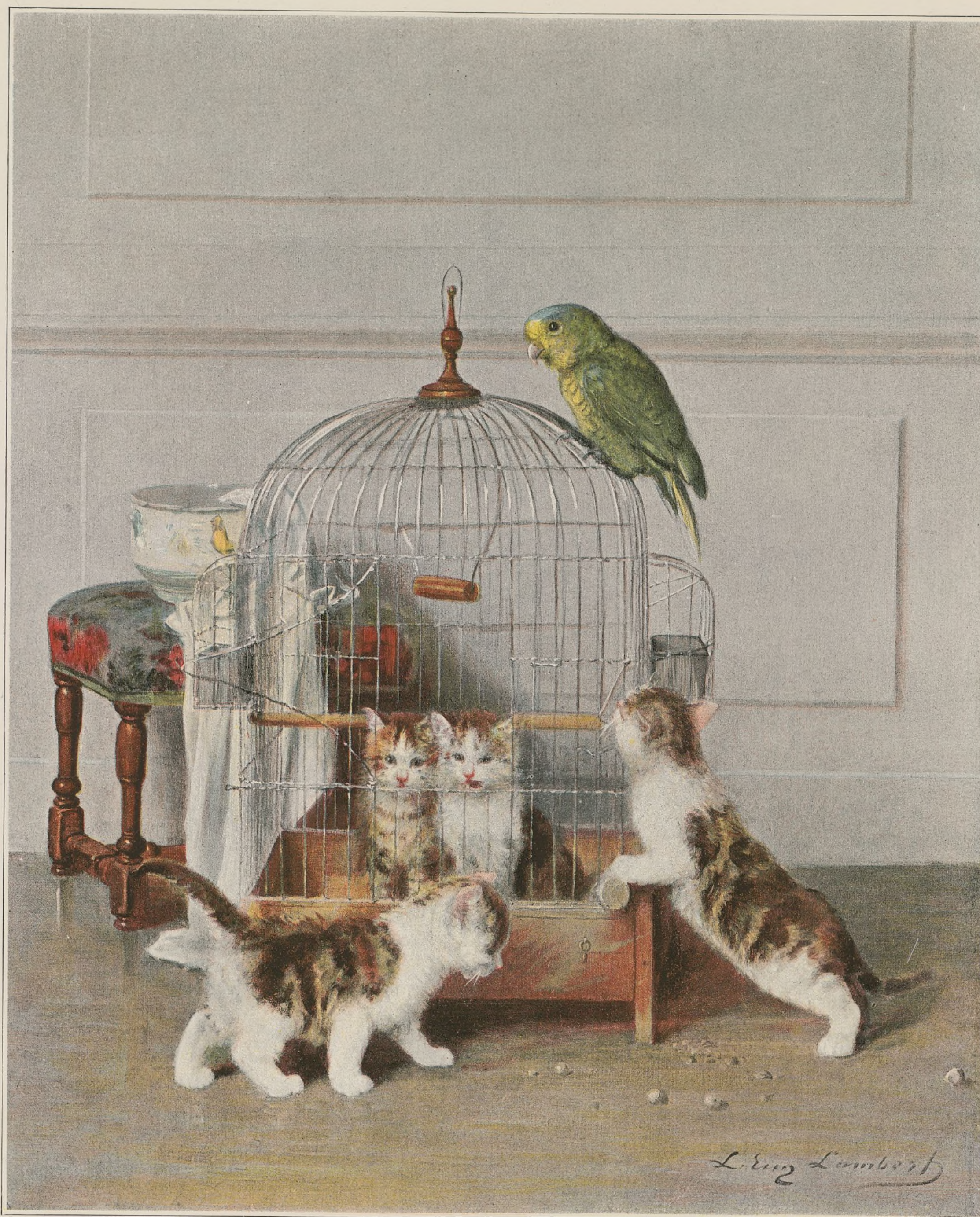
En somme, si les Japonaises de toutes les classes sociales sont mièvres d'esprit et de corps, artificielles et précieuses avec je ne sais quoi de travaillé et de déjà vieillot dans l'âme dès le commencement de la vie, c'est peut-être parce que leur race est demeurée pendant trop de siècles séparée des autres variétés humaines, vivant de son propre fonds et jamais renouvelée. Il serait injuste de leur en vouloir de cela, ainsi que de leur laideur sans yeux; et il faut au contraire leur savoir gré d'être aimables, gracieuses, gaies; d'avoir fait du Japon le pays des ingénieuses et drôlatiques petites choses, — le pays des gentilles et du rire...

PIERRE LOTI,
De l'Académie française.

(Illustrations de Seiki Korouda).



EUGÈNE LAMBERT



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction]

ENVAHISSEMENT DE DOMICILE

Ayuntamiento de Madrid



Le Perdreau

Par Théodore de Grave

Dix années s'étaient écoulées depuis que je n'étais revenu dans mon pays natal, coin de terre isolé et perdu parmi les landes du Berry, sur les bords accidentés de la Creuse, près du Blanc, et où je me faisais une vraie fête de me retrouver au milieu des souvenirs que j'y avais laissés.

Ayant passé là toute mon enfance, ainsi qu'une grande partie de ma jeunesse, Dieu sait ! si pendant ces premières et ardentes années, l'occasion m'avait été donnée de parcourir en tous sens cette contrée si pittoresque du département de l'Indre. Aussi, il n'était pas un bois, un champ, une vigne, une lande, que je n'eusse traversés ou parcourus mon fusil sous le bras, mon chien d'arrêt à mes côtés.

J'éprouvais aussi une joie toute particulière, à la seule pensée de revoir la maison paternelle. Bien modeste logis, certes, mais que je n'aurais pas échangé contre une demeure princière, tant il était resté pour moi comme hanté par la vision bénie des chers parents disparus ! Et, de mon atelier de peintre, où je réfléchissais à toutes ces choses, je la revoyais, par la pensée, cette vieille maison, aux murs blancs, aux toits lourds et fléchissants, posée sur le flanc d'un coteau faisant face au soleil levant et regardant couler la Creuse.

Aussi, comme j'avais hâte de me retrouver au milieu de tout ce passé, de revoir la bonne face réjouie et quelque peu gouailleuse de nos braves paysans berrichons, parmi lesquels j'avais grandi.

Il faut bien dire aussi que, à côté de ces naïves impressions de ma prime jeunesse, venait se refléter dans ma pensée, la fraîche et riante image d'un être charmant, d'une jeune fille dont le souvenir était resté profondément incrusté dans ma mémoire. Et pourtant ce n'était qu'une simple paysanne que Rose Poutet, la fille du père Poutet, la Rosette, ainsi que nous l'appelions tous !

Il faut vous dire que la vigne du père Poutet, dans laquelle travaillait presque toujours Rosette, touchait à l'une de nos fermes. Si bien que chaque fois que je sortais de chez nous, j'avais fréquemment l'occasion de rencontrer la fillette. Elle n'était encore qu'une enfant ; mais qu'elle était donc gentille avec ses cheveux d'un noir couleur de nuit, frisés et rebelles sous son chapeau de paille, toujours posé à la diable et prêt à s'envoler de sa tête de vierge inconsciente ! Et qu'ils étaient beaux ses yeux ! deux

grands yeux noirs, étonnés et ardents, promettant d'illuminer bientôt, quand elle aurait grandi, un visage attirant et superbe, plus original que joli, peut-être, mais point du tout banal non plus, je vous l'affirme.

A l'époque dont je parle, Rosette allait avoir quinze ans. Or, il y avait dix ans que je ne l'avais revue. Comme elle avait dû embellir, se corser dans cette beauté troublante qui jadis m'avait tant ému !

Donc, le lendemain du jour où je faisais ces réflexions, et par une belle matinée ensoleillée de septembre, j'arrivai chez moi.

Mais que s'était-il passé, grand Dieu ! depuis dix ans que je n'étais venu dans mon village ? Et quels changements lui avait-on fait subir ? C'est à peine si je le reconnaissais ; et, en le revoyant, j'éprouvais comme un douloureux serrement de cœur. L'on m'avait en effet complètement transformé mon pays. Non, non ! ce n'était plus le bon village d'autrefois, bien simple, bien naïvement pittoresque, aux fortes senteurs campagnardes. Non, non, mille fois non, ce n'était plus ça, vous dis-je ; enfin, comprenez qui pourra : mon village n'était plus nature !

D'abord un chemin de fer passait par là ! Il y avait même une gare ! et placée devinez où ? Précisément à l'endroit jusqu'alors solitaire et charmant où de tout temps, les couples amoureux du voisinage, aimaient à se retrouver pour y causer en paix de leurs affaires les plus intimes.

Maintenant, au lieu du calme et du silence d'autrefois, c'était une activité, un mouvement, un va-et-vient continuel, extraordinaire, surtout à l'arrivée des trains. A ces heures-là, on voyait les employés — tous indigènes — en blouse blanche à collet rouge, allant et venant, s'éparpillant dans le pays, portant des paquets et des malles, se dandinant sous leur fardeau, avec toute l'importance et la grâce que peut y mettre le rural qui se croit déclassé parce qu'il est affublé d'une livrée. Enfin, là où j'avais laissé de bons paysans bien simples, sincèrement naïfs, je retrouvais un tas de farceurs, se prenant au sérieux. Décidément la civilisation en pénétrant dans mon pays l'avait complètement changé ; que dis-je, elle l'avait gâté !

La campagne elle-même n'avait plus l'aspect d'autrefois. Tout y avait pris une teinte moderne, une physionomie rectiligne. Les arbres, les chemins, les talus et les haies, était-ce une illusion ? me semblaient avoir perdu le charme des choses pittoresques de la vie rustique, pour se revêtir d'une forme plus nouvelle et plus neuve, mais aussi plus banale. Les haies avaient été redressées et taillées, les sentiers alignés tant bien que mal ; tout cela affectant une élégance de culture qui n'était que grotesque. Bref, la nature n'était plus la nature vraie, en sabots. Au risque d'être ridicule, elle aussi suivait la mode, elle se maquillait ; en un mot, ce n'était plus qu'une campagne habillée à la *Belle Jardinière* !

* *

Cependant, le jour même de mon arrivée, excité par la curiosité, je me mis à parcourir le village, allant ainsi à la rencontre, ou plutôt à la recherche des camarades d'enfance qui y étaient restés après mon départ.

J'y avais laissé notamment un ami préféré, garçon de mon âge, qu'il me tardait beaucoup de revoir. Il se nommait Léon Lacrabe. Ses parents, quoique habitant le Berry depuis longtemps, étaient d'origine méridionale, ainsi que le nom l'indiquait ; car en patois languedocien les mots *La Crabe*, — il y a deux mots — veulent dire *La Chèvre*.

C'était un garçon fort intelligent, suffisamment instruit, que ce Léon Lacrabe, quoique le fils d'un pauvre diable de paysan. Il était en outre dévoré d'un très grand prurit littéraire.

Déjà, dès l'époque que je rappelle, il s'était signalé à l'attention de ses compatriotes par un recueil de poésie, *les Epis fauchés*, que nous, ses amis, avions trouvé simplement admirable et qui l'avait immédiatement classé parmi les futurs grands hommes de la contrée. Vraiment, il y avait de quoi car, en poésie, Léon Lacrabe tenait pour la *consonne d'appui*. C'était tout dire.

Le soir, dans nos veillées de jeunes ruraux désœuvrés, il nous développait avec autant de chaleur que de conviction, le rôle immense que jouait en prosodie cette délicieuse consonne et, tout en nous en démontrant l'utilité incontestable, il savait aussi nous en faire ressortir tout le charme.

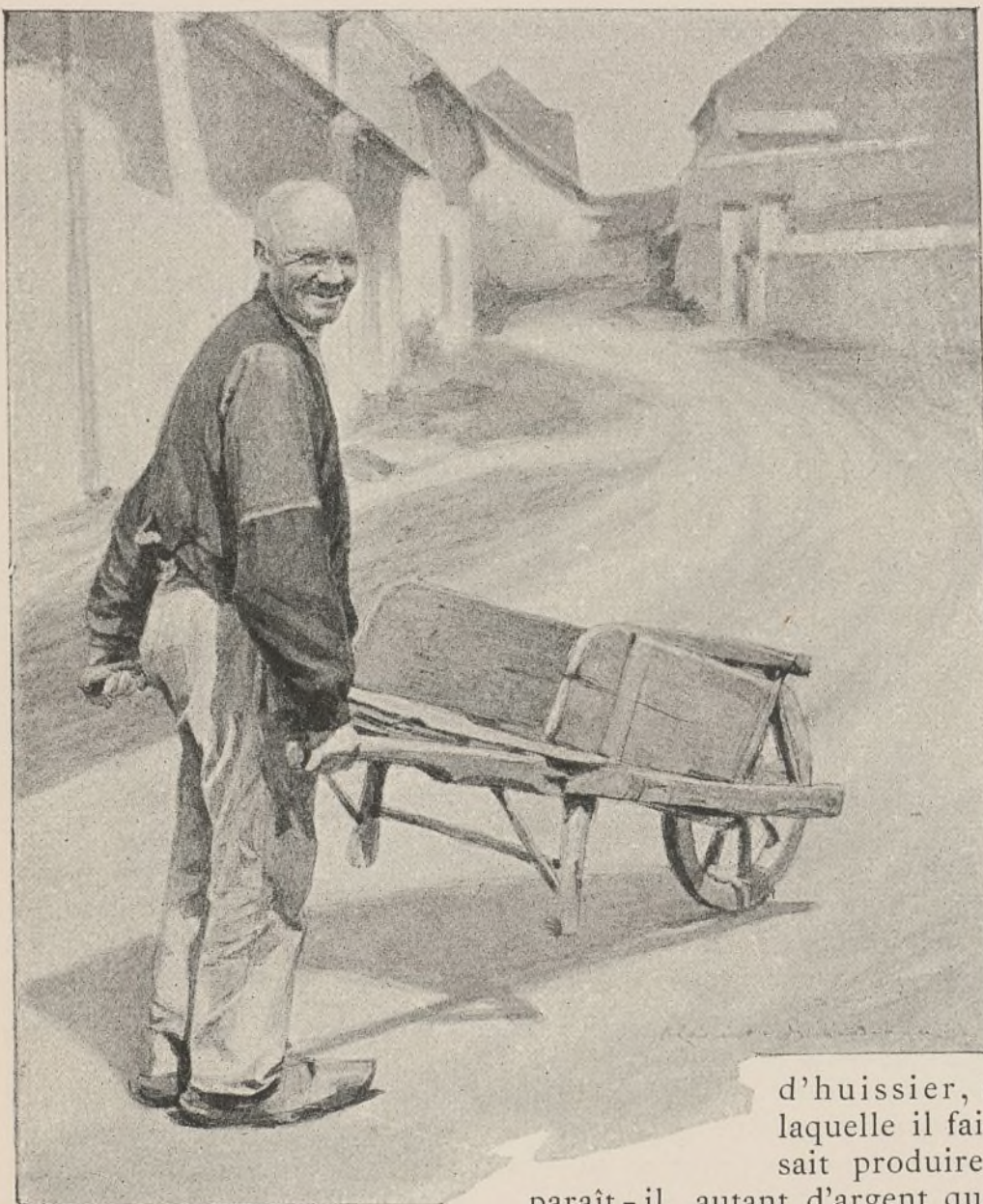
Je m'étais donc empressé de demander ce qu'était devenu Léon Lacrabe, s'il était toujours poète et s'il était encore dans le village.

« Je le crois bien, qu'il est toujours ici, me répondit la personne à laquelle je m'étais adressé ; et très heureux de son sort, je vous l'affirme.

— Serait-il devenu riche ?

— Mieux que cela : il est huissier ! »

Et, en effet, mon poète était maintenant à la tête d'une étude



d'huissier, à laquelle il faisait produire, paraît-il, autant d'argent que possible. Cette nouvelle me

causa une certaine douleur. Songez donc : quitter un poète et retrouver un huissier !

Heureusement, pendant ma promenade, j'avais fait la rencontre de notre ancien voisin, le vieux Poutet, le père de la petite Rosette. Cela m'avait un peu distrait de revoir le bonhomme.

Oh ! il n'était pas changé, lui. Tel je l'avais laissé dix ans auparavant, tel je le retrouvai, c'est-à-dire souriant, l'air bon enfant

et pas vieilli d'une heure. C'était bien le même homme au visage tourmenté, au nez rugueux, aux lèvres minces et frémissantes, aux yeux petits et clignotants, au regard inquiet du maraudeur toujours aux aguets et toujours sur le qui-vive.

Au moment de notre rencontre, il allait sur la route d'un pas dolent et régulier, poussant devant lui une brouette vide, qu'il comptait remplir n'importe où, de n'importe quoi. Car depuis qu'il était au monde, le père Poutet avait toujours su tirer parti de tout, ne laissant rien traîner, ni sur les chemins, ni sur les bordures des champs. Pour ce paysan, que la pauvreté avait rendu avare et cupide, tout lui était bon à recueillir, tout, absolument tout, depuis le crottin de cheval égrené sur la route, jusqu'aux vieux morceaux de fer tombés aux cahots des charrettes des fermiers, jusqu'à la moindre brindille détachée des fagots portés par les vieilles femmes.

« Eh ! bonjour, monsieur Étienne, me cria-t-il à pleins poumons, et d'aussi loin qu'il m'eut aperçu.

— Bonjour, père Poutet ! fis-je à mon tour en me rapprochant de lui.

— Vous voilà donc de par chez nous, monsieur Étienne ?... »

Et, sans me donner le temps de lui répondre, il reprit aussitôt et débita d'un trait :

« ... C'est bien, cela, de venir au pays, de ne pas oublier les amis, car vous êtes un enfant du pays et je vous ai vu tout petit, moi, monsieur Étienne, tout petit !... Oh ! je me le rappelle, comme si c'était d'hier, voyez-vous ! Quand je passais devant chez vous, avec ma brouette et que vous y montiez dedans, Dieu ! comme vous riez !... Et défunte votre pauvre mère était bien contente, allez, de vous voir si heureux et elle me remerciait bien poliment et me donnait toujours la pièce, oui, monsieur, parce que c'était une bien brave femme, que défunte votre pauvre mère... Et votre pauvre père, un brave homme aussi... Ah ! c'était un plaisir d'avoir des voisins comme ça ; aussi, voyez-vous, M. Étienne, pour votre famille, j'étais toujours prêt à me sacrifier... Ça, c'est vrai, vos parents payaient bien !... mais, dame ! faut bien que les riches payent les pauvres, quand ils les font travailler. C'est trop juste, chacun le sien, n'est-ce pas, M. Étienne ? Ah ! je les aimais bien, vos parents !... Vous aussi, je vous aime bien... qu'ils seraient heureux s'ils vous voyaient maintenant, grand, fort, bon travailleur et gagnant beaucoup d'argent, car on dit comme ça que vous en gagnez de cet argent !... Ah ! Dame ! il en faut, il en faut beaucoup ! vous faites bien, allez, de vous faire payer votre travail ; chacun le sien, dans ce monde, c'est trop juste, chacun le sien... Et autrement, M. Étienne, vous comptez sans doute rester quelque temps encore avec nous ? »

A la manière de beaucoup de nos paysans, le père Poutet, très enclin au bavardage, avait débité sa tirade d'une seule haleine et avec un entrain endiablé, l'agrémentant d'intonations et de gestes des plus expressifs.

C'était surtout quand il prononçait le mot *argent* que sa physionomie prenait tout à coup une expression étrange, à la fois malicieuse et cupide. Et sa voix perçante et bien timbrée résonnait dans l'atmosphère et se répercutait dans les chemins d'alentour, avec cette sonorité particulière aux grands éclats de voix tombant dans le vide d'une campagne plongée dans le silence du soir.

Bientôt après, le bonhomme avait repris les brancards de sa brouette et s'éloignait. Parvenu à cent mètres environ, il se retourna et me héla lançant à pleins poumons :

« Et puis, vous savez, monsieur Étienne, si vous avez besoin de moi, je suis toujours à votre service !

— Merci, père Poutet, si les circonstances se présentent, croyez bien que je n'oublierai pas vos offres, » fis-je à mon tour en m'éloignant cette fois de cet infatigable bavard.

* *

Le lendemain, dès l'aube, je partais pour la chasse, heureux de courir les champs, de respirer le grand air, de baigner tout mon être dans la saine et vivifiante atmosphère du pays natal.

Tous ceux qui ont passé leur enfance à la campagne et qui s'en sont éloignés pour y revenir ensuite, après une longue absence, comprendront le charme que je devais éprouver en me retrouvant dans les sentiers autrefois parcourus ; en respirant les pénétrantes senteurs d'herbes fraîches et de feuilles mouillées, qui se dégageaient de toutes parts autour de moi, et dont je m'étais jadis voluptueusement imprégné.

Dans cette excursion matinale à travers champs, un compagnon de chasse s'était joint à moi. C'était le receveur de l'enregistrement du canton. Un garçon charmant, jeune et intelligent, que j'avais connu jadis au Quartier Latin pendant qu'il faisait son droit, et que le hasard administratif avait fait échouer dans ces parages. Dès qu'il avait appris mon arrivée, il s'était empressé de venir me voir et de se mettre à ma disposition. M. Prissac, — c'est ainsi que s'appelait mon ami, — était d'ailleurs un joyeux compagnon.

En chemin, nous avions rencontré Léon Lacrabe. Il était en cabriolet et allait « instrumenter » dans un village voisin. En nous voyant, bien qu'il eût l'air de ne pas me reconnaître au pre-

mier moment, il s'était cependant arrêté, et nous avions renouvelé connaissance. Lacrabe était devenu fort laid en se faisant huissier; rien en lui ne rappelait plus le poète idéaliste, propagateur de la consonne d'appui.

A peine avions-nous quitté Léon Lacrabe, que nous fûmes rejoints par Julien Rabot qui, lui aussi, s'était quelque peu singularisé en acceptant les modestes fonctions de garde champêtre. Au temps où nous étions jeunes, Julien Rabot ne songeait qu'à



la musique. C'était son idéal, car nous avions tous le nôtre. Julien avait été d'ailleurs encouragé dans cette voie par notre vénérable curé. Celui-ci ne songeant qu'à son église, lui avait inculqué les premiers principes de l'émouvant ophicléide. Julien n'était peut-être pas d'une très grande force sur cet instrument à vent; mais au dire du brave curé, il en savait assez pour donner un très grand éclat aux offices, et quand il entraînait dans le sanctuaire avec son ophicléide sous le bras, Julien faisait réellement sensation parmi les dévotés.

Quels beaux rêves nous avions formés jadis à nous trois : Léon Lacrabe, Julien Rabot et moi ! Ce n'était plus la trilogie des générations précédentes, qui n'avaient pour idéal que les chevaleresques aventures des *Trois Mousquetaires*. Autrefois, en effet, la plus petite bourgade de France comptait toujours trois amis inséparables qui s'intitulaient des noms portés par les héros immortels d'Alexandre Dumas. C'était la mode alors, paraît-il.

Mais nous, nous n'appartenions pas à une génération si naïve. Nous étions plus positifs, plus pratiques. Notre idéal, c'était l'art. Ainsi, en sa qualité de poète, Léon Lacrabe blaguait Lamartine, admirait Baudelaire, et aurait été heureux de tutoyer Catulle Mendès. Julien Rabot et son ophicléide dédaignaient Donizetti, Bellini et même M. Auber, acceptait Massenet et se passionnait pour Saint-Saëns.

Julien Rabot ne se contentait pas de charmer ses compatriotes avec son ophicléide dominical; il avait aussi composé un *Hymne à la paix*. Ce morceau étonnant ne pouvait être exécuté qu'avec douze cents choristes, un jeu de cloches faisant octave, et une batterie d'artillerie. Pour faire entendre son œuvre dans des conditions convenables, il attendait une exposition internationale, car il lui fallait pour auditoire une foule énorme et peu recueillie. Il prétendait même que son hymne à la paix ne pouvait que gagner à être entendu pendant un jour d'émeute.

Quant à moi, — le peintre, — mon idéal avait toujours été le même : entrer dans l'atelier de Gérôme et ensuite faire de mon mieux sous la direction de cet illustre maître. Je n'en demandais pas davantage. C'est ce que j'ai fait d'ailleurs, et je m'en tiens là.

Je venais donc de les retrouver, ces deux amis, ces deux compagnons des premières années, ces deux âmes d'artistes ! Mais hélas ! où étaient les *Épis fauchés* ? Où était l'*Hymne à la paix* à batterie d'artillerie ? Je l'ai dit : le poète, huissier ! Le musicien, garde-champêtre ! *Miserere ! miserere !*

Le receveur de l'enregistrement, à qui je faisais part de toutes ces réflexions, me dit simplement :

« Parbleu ! vous en verrez bien d'autres. »

Et, en effet, je devais en voir bien d'autres.

Nous étions entrés en chasse et nous battions la plaine, tirant de çà et de là quelque rare gibier qui partait invariablement hors portée.

Le passage des trains, les coups de sifflets angoissés des locomotives, le vacarme, le bruit de ferraille d'une gare posée au milieu de champs jadis si paisibles, avaient fini par affoler le gibier; et nous allions toujours droit devant nous, sans rien trouver. Puis, pour comble d'infortune, un soleil ardent, aveuglant, un soleil into-

léral grillait tout autour de nous, et nous en même temps.

Aussi n'était-ce que par le plus grand des hasards que nous pouvions de temps en temps tirer quelques coups de fusil, d'ailleurs presque toujours sans succès. Cependant, vers dix heures du matin, j'avais eu le bonheur de tirer un perdreau et de le voir tomber. J'étais dans le ravissement.

Il était tombé dans une petite pièce de vigne qui bordait les bruyères d'où il était parti. Je n'avais qu'un pas à faire, franchir une haie, sauter le talus et il était à moi...

« Faites attention, me dit Prissac, qui s'était rapproché à mon coup de fusil.

— Attention à quoi ?

— Mais à l'écriteau ou plutôt aux écriteaux posés aux quatre angles de la vigne dans laquelle est tombé votre perdreau. »

C'était ma foi vrai; la vigne en question était jalonnée par quatre grands poteaux surmontés d'une planchette grossièrement équerre et sur laquelle on lisait : DÉFENSE DE CHASSER DANS CETTE PROPRIÉTÉ. C'était précis.

Cependant, en m'orientant un peu, je reconnus bien vite cette vigne : parbleu ! c'était celle de mon vieil ami le père Poutet, la vigne où autrefois je rencontrais presque chaque jour sa fille, la gentille Rosette. Précisément une vieille femme, la tête emmitoufflée dans un tas de mouchoirs incolores, y sarclait en nous tournant le dos; la mère Poutet sans doute.

« Oh ! la défense n'est pas pour moi, dis-je aussitôt à M. Prissac; c'est la vigne du père Poutet.

— C'est égal; à votre place, je demanderais à sa fille la permission d'aller chercher le perdreau ! fit-il, en désignant d'un mouvement de tête la femme qui travaillait à quelques pas de nous.

— Comment, cette vieille femme en guenille serait ma petite Rosette ?

— Elle-même !

— Bonté divine ! mais elle a l'air d'avoir cent ans; vous devez vous tromper, c'est sans doute sa mère !

— Je vous affirme que c'est bien votre petite Rosette, ainsi qu'il vous plaît de l'appeler encore; d'ailleurs si vous en doutez, tenez vous allez voir :

« Eh ! Rose ! cria-t-il. »

La femme leva la tête, se retourna lentement de notre côté en nous regardant d'un air méfiant.

« Venez donc, Rose; nous avons besoin de vous parler. »

Sans répondre elle se mit en mouvement et marcha vers nous la mine basse, de l'air d'un chien battu.

Quand elle nous eut rejoint :

« Tu ne me reconnais pas... pardon, vous ne me reconnaissez pas? » lui demandais-je en me reprenant vivement.

Elle était tellement vieillie que je n'osais plus la tutoyer, ainsi que j'en avais pris l'habitude autrefois.

« Ben sûr si, que je vous reconnais! » fit-elle d'une voix rauque et sur un ton brusque.

Et elle se prit à me regarder par coups d'oeils furtifs, par échappées, sournoisement, sans laisser une seconde son regard se poser avec assurance sur le mien.

Ce n'était plus qu'une ruine, qu'une chose dévastée, que cette pauvre fille. Je l'avais laissée fraîche et gaie, en plein épanouissement et je la retrouvais ratatinée et flétrie comme un fruit trop mûr; sombre et triste, la mine en dessous, l'air méfiant, soupçonneux et inquiet des êtres abêtis ou coupables. En outre, elle semblait ne plus avoir la moindre idée de la coquetterie féminine. Sa chevelure jadis originalement effarée et qui allait si bien à son jeune visage, n'était plus maintenant qu'un paquet de crins ébouriffés et malpropres, sorte de tignasse révoltée de vieille sorcière prête à chevaucher sur le manche à balai qu'elle me faisait l'effet d'avoir singulièrement rôti.

« Rosette, lui dis-je, je viens de tuer un perdreau qui est tombé là, dans votre vigne; voulez-vous me permettre de l'aller chercher? »

— Oh! moi, ben sûr que je vous le permets! » me répondit-elle en essayant un sourire qui laissa voir une mâchoire avec brèche, comme une vieille fortification démantelée.

Aussitôt j'entrai dans la vigne. Mais j'eus beau chercher, fouiller, piétiner en tous sens; pas plus de perdreau que sur la main!

Où était-il donc passé? Qu'était-il devenu? Et pourtant il n'y avait pas à dire: je l'avais vu tomber, vu de mes yeux vu, tournant sur lui-même, la tête en bas, les pattes en l'air, quelques plumes planant lentement dans l'air au-dessus de son cadavre de perdreau tué roide, foudroyé!...

Après vingt minutes de vaines recherches, je dus renoncer à tout espoir de le retrouver.

Mais cet incident n'étant après tout que de très mince importance, il fut bien vite oublié par mon compagnon et par moi. Nous continuâmes donc à battre la lande et les guérets jusqu'à la nuit tombante, heure à laquelle je rentrai à mon logis.

Au moment où j'en franchissais le seuil, la fermière qui s'était improvisée ma cuisinière pendant mon séjour, me dit:

« Il y a là le garde champêtre qui demande à vous parler. »

— Tiens, tiens! m'écriais-je joyeux, ce brave Julien Rabot est là! Qu'il soit le bienvenu, ce vieil ami. Ah! il s'est souvenu de son camarade d'enfance, lui! »

Enfin je m'extasiais sur cette démarche amicale d'un compagnon de jeunesse venant me faire une visite, et c'est tout haut, devant la fermière, que je m'exprimais ainsi dans le vestibule, tout en me débarrassant de mon attirail de chasse.

« Où est ce cher Julien? demandai-je. »

— Dans la salle à manger. »

— Vous mettez un couvert de plus, car je vais le garder à dîner, fis-je à la fermière. »

Celle-ci me regarda d'un air tout drôle; mais je ne m'arrêtai pas plus longtemps sur cette remarque, et j'entrai dans la salle à manger.

Julien Rabot y était en effet. Il se tenait debout, sa casquette d'ordonnance à la main, sa plaque de garde champêtre au bras; l'air froid, presque gêné.

Je fus à lui les mains tendues, mettant sur le compte de la timidité son air de raideur.

« C'est bien, cela, lui dis-je, de venir voir un ami. Et com-



ment vas-tu, depuis le temps que nous ne nous sommes vus?

— Je vais bien, me dit-il, d'un air pincé. »

Et voulant sans doute changer tout de suite le ton amical de cette causerie, il reprit: « Il paraît que vous vous êtes mis en contravention pendant votre chasse d'aujourd'hui? »

Il me disait vous, gros comme le bras, quand moi je venais de le tutoyer. Je commençais à être inquiet.

« Pardon, monsieur Rabot, vous dites que je me suis mis en contravention? »

— Mais oui!

— Où cela? En quelle circonstance?

— Dame! en entrant dans une propriété gardée.

— Quelle propriété gardée? Je n'ai pas quitté la lande.

— Mais si, vous l'avez quittée la lande, puisque vous êtes entré dans la vigne de Pierre Poutet!

— Dans la vigne du père Poutet, mais sa fille m'avait donné la permission.

— Sa fille! Oh! sa fille n'en avait point le droit; la vigne de son père ne lui appartient pas. Et puis cela ne me regarde pas. Je vous ai vu entrer dans cette propriété, alors que des écriteaux apparents vous en faisaient la défense. J'ai verbalisé, comme c'était mon devoir de le faire. »

Ce ton, cette arrogance, tant d'audace m'avaient complètement stupéfié, ahuri, anéanti.

« Ah! ça! mais c'est de la folie, tout ce que tu me racontes-là! Comment toi, vous, un ami d'enfance, — je ne savais plus ce que je disais, tant j'étais furieux, — comment, vous profitez d'une pareille occasion pour me flanquer un procès-verbal par les jambes; mais c'est fou, c'est idiot... »

— Ah! pardon, je ne souffrirai pas que vous m'insultiez dans l'accomplissement de mes fonctions. Je suis venu vous prévenir en ami de ce qui vous arrivait. Vous devriez être reconnaissant de cette démarche, et vous dites que je suis un idiot; puisqu'il en est ainsi, je me retire; vous irez voir Pierre Poutet et vous vous arrangerez avec lui comme vous l'entendrez. »

Et il prit la porte. Il fit bien, car depuis qu'il me parlait sur ce ton, j'étais pris d'une furieuse envie de lui flanquer mon pied quelque part.

Cependant, voulant avoir le mot de cette aventure, à peine le garde champêtre était-il parti, que je me dirigeai vers la demeure du père Poutet. Quand j'arrivai devant sa maison, je le trouvai assis sur un banc, devant sa porte, et plumant activement un perdreau.



Dès qu'il m'eut aperçu, sa bouche se fendit d'un immense sourire. C'était sa manière à lui de souhaiter la bienvenue au visiteur.

« Le bonsoir, père Poutet.

— Bonsoir, M. Etienne. Veuillez donc vous asseoir, me dit-il, en me faisant une place sur le banc de bois sur lequel il était lui-même assis, mais sans s'arrêter de plumer son perdreau.

— Eh bien! lui dis-je, que se passe-t-il donc, mon vieux Poutet, et que viens-je d'apprendre?

— Qu'avez-vous donc appris, monsieur Etienne? fit le brave homme, donnant de plus vives saccades en arrachant les plumes.

— Mais on vient de me dire que vous me faisiez un procès; oui, Rabot m'a dit que vous me poursuiviez parce que j'étais entré dans votre vigne. »

Le père Poutet ne releva pas la tête, mais continuant toujours sa besogne plumassière :

« S'il vous a dit cela, il a eu tort, fit-il; j'ai dit seulement à Rabot de verbaliser, comme de juste, puisque vous êtes entré dans ma pièce de vigne, malgré la défense, mais que je ne voulais point de procès, si vous consentiez à payer, comme de juste, l'indemnité qui m'est bien due! »

Et en disant cela, le mouvement de son bras droit avait pris une activité fébrile, violente.

« Une indemnité, dites-vous? »

A ces simples mots il me regarda d'un œil féroce, cruel, de bête fauve.

« Mais sans doute, me dit-il tout à coup. Comment, cela vous étonne? Cependant cette vigne est bien à moi, c'est mon bien! J'ai défendu d'y entrer; vous avez lu cette défense, puisque vous savez lire, et vous y êtes entré quand même; vous avez violé ma propriété! » s'écria-t-il, en accompagnant ces mots d'un coup de pouce tellement vigoureux, que non seulement les plumes furent lancées en un gros paquet, mais aussi avec un morceau de chair.

Et il allait, il allait, plumant toujours avec colère, avec fureur, s'arrêtant à peine pour tourner dans ses gros doigts spatulés, le corps souple et délicat de mon perdreau, car il n'y avait pas de doute, non seulement mon vieil ami Poutet me faisait un procès, mais il voulait aussi manger mon gibier.

« Ah! c'est grave, cela, c'est très grave! reprit-il encore; chacun le sien dans ce monde! »

Puis se radoucissant, il dit : « Chacun le sien, n'est-ce pas, monsieur Etienne; vous qui êtes riche, vous ne voudriez pas faire de tort à un pauvre malheureux comme moi, qui gagne honnêtement sa vie et celle de sa famille... »

— Mais puisque votre fille m'avait permis d'aller chercher mon perdreau, ce perdreau, fis-je encore, en désignant celui qu'il plumait.

— Ma fille! Est-ce qu'elle en avait le droit, ma fille? Ma vigne n'est point son bien, vous le savez comme moi. »

Puis s'animant et comme s'il eût voulu me mordre :

« Ah! vous autres riches, vous en prenez à votre aise avec les pauvres diables comme moi. Il y a longtemps que vous et les vôtres abusez de notre misère... Vous avez commis un délit en pénétrant de vive force dans ma propriété, dans une propriété gardée. Il faut payer; payer, je ne connais que ça... ou bien l'affaire suivra son cours, comme dit M. Lacrabe, qui a déjà préparé l'assignation. Oh! vous la recevrez ce soir... »

Et il plumait, il plumait toujours, avec un acharnement sauvage.

... « Nous en avons assez d'être toujours dupés par les mêmes, il faut que cela finisse à la fin... »

Et son visage prenait des expressions d'un carnassier prêt à se ruer sur sa proie. Et il répétait : « Il faut payer, il faut payer! C'est ce que vous avez de mieux à faire. »

J'étais stupéfait de voir avec quelle aisance ce bon paysan, si affable, si bienveillant, si plein de bonne humeur le matin, avait su, vers le soir de cette même journée, prendre l'attitude du créancier le plus procédurier, le plus féroce.

« Ah! tenez, vous avez raison, lui dis-je après une courte réflexion, il faut payer, j'aime mieux cela. Après tout, le spectacle que vous me donnez vaut bien l'argent que je vais vous laisser. Mais au fait, combien dois-je vous donner? ajoutai-je en tirant mon porte-monnaie.

— C'est cent francs, fit-il sans hésitation, d'un ton sec, comme un revolver que l'on arme, lançant brutalement le perdreau complètement plumé sur la grande table de la cuisine.

— Cent francs! exclamai-je; cent francs pour être entré dans votre vigne, sans même avoir eu la satisfaction d'emporter mon perdreau. C'est une indignité.

— Ah! ne m'insultez point, je vous prie, et n'oubliez pas surtout que vous êtes ici chez moi (il prononçait : *chai moé*), sous mon toit, et que je n'ai point envie de me laisser outrager.

— Ah! tenez, tenez, voilà vos cent francs! » lui dis-je en lui jetant l'argent sur la table.

A la vue des cinq pièces d'or, la physionomie du père Poutet se transforma subitement. Ce n'était plus le même homme. Ses yeux, petits trous à peine percés, s'étaient soudainement dilatés au scintillement du métal monnayé, et maintenant son visage exprimait la cupidité farouche, l'avidité cruelle de l'usurier. Il s'approcha lentement de la table où j'avais jeté les pièces d'or, n'osant y toucher encore, les caressant d'un regard de carnassier en amour; puis, tout à coup, brutalement, il s'empara de l'argent, de cet argent pour lequel cet homme était prêt à toutes les capitulations, aux plus basses compromissions.

Quand il eut la somme dans sa large main, aux doigts vigoureux comme des outils, il se retourna vers moi et me dit d'un ton plus doux que tout à l'heure, mais sauvagement convaincu :

« Il ne faut pas croire, monsieur Etienne, que je vous demande autre chose que mon dû. Je suis un homme juste, intègre avant tout. Aussi, voyez-vous, c'est pas cette affaire qui m'empêchera de rendre justice à défunte votre pauvre mère, qui était... »

— Oh! de grâce! pas de compliments à l'adresse de ma famille; gardez mes cent francs, mangez mon perdreau et bonsoir...

— Votre perdreau, votre perdreau... Faut pas me traiter de voleur, maintenant; parce que je veux bien accepter cent francs pour arrêter une affaire qui pouvait vous mener très loin, faut pas me traiter... »

Je m'éloignai, le laissant continuer, sans lui répondre, son antienne accoutumée de coquin mécontent.

Rentré chez moi, je trouvai Léon Lacrabe qui venait toucher les frais de son assignation et que je dus lui payer.

Le lendemain, horriblement désillusionné sur les bons camarades de mon village, je quittais le pays, que dis-je, je le fuyais au plus vite avec la ferme résolution de n'y revenir de bien longtemps... si jamais l'envie me prend d'y revenir.

THÉODORE DE GRAVE.

(Illustrations de Laurent-Desrousseaux.)





UN DUEL DE Maîtres d'Armes

PAR VIGEANT

L'HUMEUR de tout temps batailleuse du Normand explique l'importance qu'acquissent les salles d'armes fondées à Rouen dans les siècles précédents, et leur rivalité avec les Académies d'armes du Languedoc, de Lille, etc.

On y garde encore le souvenir de l'assaut où le chevalier de Saint-George, en 1767, écrasa un maître d'armes, nommé Picard, qui l'avait insulté.

Soixante ans plus tard, le fameux maître parisien Bertrand eut, lui aussi, l'occasion d'aller tirer à Rouen. Son succès en assaut public fut peut-être aussi éclatant que celui du chevalier noir, mais un duel s'ensuivit, et dans des circonstances assez singulières pour qu'elles vailent la peine d'être racontées.

C'était en 1832; Bertrand, alors âgé de trente-cinq ans, se trouvait en pleine possession de son talent et de sa renommée. D'un caractère violent, mais généreux, facilement irascible, celui qu'on avait surnommé à Paris le roi des tireurs ne pouvait supporter la plus petite blessure faite à son amour-propre. Avec cela cassant, sarcastique, hautain, ménageant peu les tireurs en renom, ayant souvent des démêlés avec ses confrères.

La carrière de Bertrand avait été rapide; il avait été gâté par ses succès nombreux et par les flatteries dont il avait été l'objet. A vingt ans Bertrand était le président de la Société des maîtres d'armes de Paris; peu d'années après, une ordonnance royale le nommait professeur des Gardes du Corps, ce qui équivalait en quelque sorte à un brevet de supériorité, si l'on se rappelle que ce corps d'élite, dans lequel tenaient à honneur de servir les plus grands noms de France, conservait les traditions d'élégance cavalière des époques précédentes. Enfin Bertrand était fort bel homme et, à la conviction que personne ne pouvait tenir devant lui, se joignait la vanité de ses avantages physiques.

Bien que l'enseignement de l'escrime se fût encore peu vulgarisé, il faut reconnaître que, grâce au mérite et aux travaux de ses principaux représentants, cet art était alors arrivé à son apogée, et des noms célèbres dans ses annales se rattachent à cette époque.

Il suffit de citer des maîtres tels que : La Boëssière, fils et digne successeur de celui qui forma Saint-George; Jean-Louis, le démonstrateur incomparable; Lafaugère, le tireur sans rival; Charlemagne, Gomard, Lebrun, Lozès aîné, Grisier, Bonnet.

En l'année 1832, l'escrime, déjà florissante dans quelques villes de province, était représentée à Rouen par trois salles d'armes, dirigées par d'habiles maîtres, et où se formaient des tireurs qui marquaient parfois leur passage dans les salles d'armes de Paris par des assauts disputés avec les meilleurs tireurs de la capitale.

Deux de ces amateurs rouennais, venus à Paris en cette année 1832, avaient accepté d'être délégués auprès de Bertrand

pour l'inviter à une séance publique que les salles d'armes de Rouen comptaient donner au profit des hospices de leur ville.

Grande fut la joie des escrimeurs rouennais en apprenant que le roi des tireurs avait gracieusement accepté l'invitation. Ce fut un événement et on se prépara à le fêter dignement.

L'assaut, organisé au théâtre qui avait été prêté pour cette circonstance, y attira les autorités, la noblesse et la bourgeoisie de Rouen et des environs.

Les tireurs réunis sur la scène reçurent Bertrand arrivé la nuit précédente et un des plus anciens amateurs, après lui avoir souhaité la bienvenue, lui fit part du désir aussi grand que légitime qu'avaient les trois maîtres de Rouen de tirer avec lui dans cet assaut.

« Impossible, répondit sèchement Bertrand, je compte faire deux assauts seulement avec les deux professeurs que je connais dans cette ville, quant au troisième, il attendra une autre occasion. »

Le ton de cette réponse ne comportait guère de réplique, personne n'osa insister.

Peu après l'assaut commença devant une salle comble, mais qui n'apporta qu'une médiocre attention aux luttes entre maîtres et amateurs de la région accourus pour prendre part à une séance aussi solennelle.

Enfin Bertrand se présente, et au milieu d'applaudissements pour ainsi dire ininterrompus fournit deux assauts pendant lesquels il tint l'assistance suspendue à la pointe de son fleuret.

Le soir, un superbe banquet réunit l'escrime rouennaise, et notre héros se vit encore combler de témoignages de sympathie et d'admiration qui l'occupèrent à ce point qu'il ne remarqua pas l'air triste d'un de ses voisins de table dont l'attitude méditative contrastait pourtant fort avec la gaieté générale.

A minuit, la plupart des convives voulurent reconduire Bertrand jusqu'à son hôtel et, en gravissant l'escalier qui le menait à sa chambre, le maître put entendre un dernier vivat poussé dans la rue en son honneur.

Le lendemain de grand matin, Bertrand, que ses occupations obligeaient à rentrer promptement à Paris, se rendit aux bureaux de la diligence installés dans une auberge qui était située à une extrémité de la ville, proche l'église Saint-Maclou. Il était en avance. En attendant l'heure du départ, il se mit à arpenter la cour de long en large, tout en se remémorant avec plaisir les agréables incidents de son voyage.

Il était à peu près seul. Avec le jour qui commençait à se lever, il distingue cependant, assis sur un banc, en attendant aussi le départ de la diligence, deux bons bourgeois qui semblent être des commerçants du pays, et s'entretiennent de leurs affaires.

Tout à coup, un homme jeune encore entre dans la cour

d'un pas rapide et décidé, va droit à Bertrand, et, se découvrant :
« Me reconnaissez-vous, monsieur Bertrand ? Je suis Pouget, le maître d'armes avec lequel vous avez refusé de tirer hier... »

— Parfaitement, fait Bertrand un peu interloqué par le ton saccadé de son interlocuteur qui n'est autre que le convive mélancolique du banquet. Que désirez-vous de moi ?

— C'est très simple, voici l'objet de ma visite : Vous m'avez refusé hier comme adversaire...

— Naturellement, puisque j'avais décidé de ne tirer qu'avec deux d'entre vous...

— A votre choix, je le sais. Vous devez comprendre quel préjudice vous m'avez causé en me plaçant ainsi dans un rang d'infériorité marquée, aux yeux de mes élèves d'abord, et vis-à-vis de mes deux collègues que seuls vous avez jugés dignes de croiser le fer avec vous.

— Mais non ! mais non ! Je ne pouvais pas faire assaut avec tout le monde, et puis, ce n'est que partie remise, je reviendrai sans doute quelque jour, et je vous promets que cette fois...

— D'ici là, fit le maître rouennais d'un ton grave, ma situation sera compromise. Monsieur Bertrand vous êtes un galant homme, votre refus rendu public de tirer avec moi me nuit trop pour que vous puissiez quitter Rouen sans que nous ayons croisé le fer ensemble. »

Bertrand, qui sentait la colère le gagner, ne put contenir un éclat de rire en entendant cette dernière phrase.

« Etes-vous fou, mon cher ? Vous me voyez ici attendant la diligence, et vous venez me proposer d'aller faire des armes aujourd'hui avec vous ? »

— Je ne puis que vous répéter, monsieur, que vous me devez une réparation.

— Une réparation ! s'exclama Bertrand stupéfait, qui venait de s'apercevoir seulement alors que le maître d'armes rouennais portait sous son bras le long et traditionnel étui de serge verte qui sert à abriter les épées de combat. Ah ! excusez-moi de ne pas vous avoir compris de suite. Vous voulez que nous nous battions ? »

L'autre fit un signe énergiquement affirmatif.



« Mais morbleu ! je n'ai pas le temps. Il faut que je sois demain à Paris, et la diligence peut partir à chaque instant... Avisant un garçon d'écurie qui traversait la cour :

« Quand partons-nous ? lui cria-t-il.

— Peut-être ben dans vingt minutes, répondit l'autre.

— C'est plus de temps qu'il ne nous en faut, dit Pouget, et vous ne pouvez maintenant me refuser cette compensation...

— Mais, c'est de la démente ! Nous battre, où ? Dans cette cour ? On accourra, on nous séparera, la police sera bientôt prévenue et vous ne serez guère plus avancé.

— Ecoutez, ici près, derrière la maison, continua Pouget, nous trouverons un enclos que longe une allée d'arbres où nous serons parfaitement à l'abri.

— Peste soit de l'entêté ! Mais nous n'avons pas de témoins, et il en faut, ne fût-ce que pour témoigner que vous avez tiré avec moi.

— C'est vrai, mais voici, là-bas, deux braves gens qui ne nous refuseront pas ce service, et il se dirigea, suivi de Bertrand, un peu désorienté, vers les deux bourgeois qui discutaient eux aussi avec animation sur des cours de pruneaux et de cassonnade.

— Excusez-nous, messieurs, dit Pouget, de vous déranger. Nous venons vous demander de vouloir bien nous servir de témoins pour une petite affaire. Oh ! ça ne sera pas long. »

Les deux bourgeois se regardèrent puis examinèrent curieusement et sans leur répondre tout d'abord, les deux maîtres d'armes des pieds à la tête.

L'un d'eux se décida enfin à répondre : « Nous voulons bien vous rendre le service de vous accompagner, si vous n'en avez

pas pour longtemps, car nous attendons la diligence qui doit nous mener à la foire de Courlin.

— Soyez tranquilles, messieurs, dit Bertrand qui venait d'en prendre son parti, vous ne serez pas en retard ; j'attends moi aussi la diligence, et pour rien au monde je ne voudrais la manquer.

— Alors nous vous suivons, » dirent les deux honnêtes commerçants, qui se levèrent et emboîtèrent le pas derrière les deux champions.

Chemin faisant, l'un des marchands glissa à l'oreille de son compagnon : « Drôles de gens ! Que peuvent-ils bien avoir à faire à cette heure chez un notaire ? C'est peut-être imprudent de notre part de donner notre signature pour des inconnus. »

Leur méfiance s'accrut encore quand ils virent qu'on pénétrait dans un enclos désert.

Bertrand et Pouget s'étaient arrêtés à l'entrée d'un petit chemin qui coupait cet enclos et que bordaient le gazon d'un côté et de gros arbres touffus de l'autre. Sans autres formalités, ils jetèrent bas leur habit, démaillotèrent les colichemardes et mirent l'épée à la main. Si la mine effarée des bourgeois en voyant sortir les armes de leur fourreau n'avait pas attiré l'attention des combattants, force fut bientôt à ces derniers de s'occuper de leurs témoins qui, au premier croisement de fer, avaient poussé un cri et se disposaient à prendre la fuite.

En deux bonds Bertrand fut sur eux l'épée haute.

« Si vous appelez, si vous bougez de cette place, fit-il avec des yeux terribles, je vous passe cette lame au travers du corps à tous les deux. »

Les deux malheureux gémirent sourdement. Hébétés et tremblants, ils s'adossèrent au tronc d'un arbre voisin.

Bertrand rejoignit son adversaire, et tout en jetant de temps à autre un regard oblique sur ses seconds, il engagea le combat.

Avec la fougue qui caractérisait le jeu de Bertrand et la surexcitation qu'auraient dû faire naître chez lui les singuliers préliminaires de cette rencontre, on eût pu croire qu'il allait aussitôt charger son provocateur à outrance. Il n'en fut rien, il se tint sur l'expectative.

L'autre, au contraire, après quelques tâtements de fer, marcha résolument et partit d'un coup droit, sec et rapide comme un coup de pistolet. Bertrand, surpris par la soudaineté de l'attaque, dut à la rapidité de son fameux contre de quarte, qu'il aida d'ailleurs d'une retraite, de ne pas être touché.

« Diable ! fit-il à part lui, tout en resserrant ses moyens de défense, ma parade est arrivée à temps, le gaillard possède un rude jarret. »

Il dut, au même instant, faire un nouveau pas en arrière ; un subtil doublé de l'adversaire avait fort heureusement rencontré son double contre, mais si juste, que la manche de Bertrand avait été éraflée. Allons, Pouget n'était décidément pas une mazette, l'à propos et l'autorité de cette attaque avaient fixé Bertrand, qui se prit à regretter de lui avoir la veille préféré ses deux collègues. C'était un vrai tireur, il fallait jouer serré et en finir rapidement.

Pourtant cet homme l'intéressait ; après tout, il défendait sa position, c'était son droit.

Une septième enveloppée sauva Bertrand, au milieu de ses réflexions, d'un joli dégagement arrivé à un pouce de sa ceinture.

« Je viens encore de l'échapper belle, le gaillard a le jeu varié ; mais plus attaquer que pareur ; donc, par l'attaque, je toucherai plus sûrement, mais trop profondément peut-être ; essayons autre chose. »

Et, serrant ses engagements, il pressa, en marchant, l'épée adverse ; celle-ci se déroba par un rapide coupé que Bertrand, sur le qui-vive, rencontra par une juste opposition qu'il fit suivre d'une riposte de tac. Pouget l'avait prévue ; il put l'écarter et d'un bond fut hors d'atteinte ; mais ce fut pour revenir aussitôt à la charge et harceler Bertrand par de petites marches, des demi ou fausses attaques, tirant court, guettant l'occasion d'une nouvelle attaque en ligne basse. Celui-ci se demandait toujours comment il pourrait finir par un coup sans gravité, avec cet adversaire ; bien que souhaitant vivement de le tuer, il lui avait accordé sa sympathie, mêlée de compassion.

Le sentiment du fer chez Pouget lui révéla bientôt cette pensée de Bertrand. Il se vit à la merci de cette lame puissante et débonnaire qui, jusque-là, ne l'avait, pour bien dire, pas menacé. Son jeu devint nerveux, inquiet. Il s'en tint à ses courtes attaques en ligne basse, et Bertrand rompait, paraît, cherchant toujours l'occasion d'une riposte légère.

A ce moment, un claquement de fouet, accompagné d'un bruit de grelots, arriva jusqu'à eux et fit pousser un soupir aux témoins qui jusque-là étaient restés cois.

« Fichtre ! cria Bertrand, qui sembla sortir d'une sorte d'engourdissement relatif, les chevaux sont attelés, la voiture partirait sans moi. Ah ! non, tant pis pour lui, à la grâce de Dieu ! »

Et, maîtrisant le fer ennemi par un double engagement en marchant, il lança avec la rapidité de la foudre une attaque qui traversa l'épaule de Pouget. Le dépit autant que la douleur causèrent au blessé une sorte d'éblouissement ; il lâcha son arme.

Bertrand jeta la sienne et se précipita pour le soutenir.

Les deux bourgeois gémissaient sous leur arbre, ils l'abandonnèrent pourtant devant une violente apostrophe de Bertrand.

« Allons, arrivez ici, leur cria-t-il, soutenez-le. » Et il les installa de chaque côté de Pouget, dont il plaça les bras autour de leur cou. Puis les fixant durement :

« Vous êtes évidemment du pays, votre départ peut se remettre à ce soir, la foire de Courlin doit durer plusieurs jours. »

Ils firent mine de regimber.

« Un mot de plus, dit Bertrand, un simple refus et nous nous battons... Voilà... Vous ramènerez en ville, à son domicile, ce pauvre garçon, et vous préviendrez un médecin ; après cela vous serez libres. Et si j'apprenais que vous vous êtes soustraits à ce devoir des témoins, je viendrais vous retrouver, comptez-y ! »



Un geste de menace souligna ces derniers mots. Puis, ramassant son habit, il regagna à toutes jambes la diligence qui démarrait et s'y engouffra au milieu des protestations des voyageurs.

« Décidément, se dit-il, ce voyage finit mal. » Mais au premier tournant de route il se rasséra : il venait d'apercevoir au loin Pouget, soutenu par les deux bourgeois qui, tout doucement, l'aidaient à marcher et le ramenaient en ville.

A quelques jours de là, Bertrand reçut une lettre de Rouen ainsi conçue :

« Monsieur le maître d'armes,

« La présente a pour but, d'abord de vous rassurer sur l'état « de votre confrère qui, dans quinze jours, sera guéri, a dit le « médecin, et aussi de vous faire la déclaration que, dans le « combat à l'épée qui a eu lieu en notre présence entre MM. Ber- « trand et Pouget, tout s'est passé de la façon la plus correcte, et « nous, témoins, rendons hommage à la valeur des deux combat- « tants. »

Cette lettre était signée des deux bourgeois qui l'avaient si bien assisté dans son duel avec Pouget.

VIGEANT.

(Illustrations de Frédéric Régamey.)

